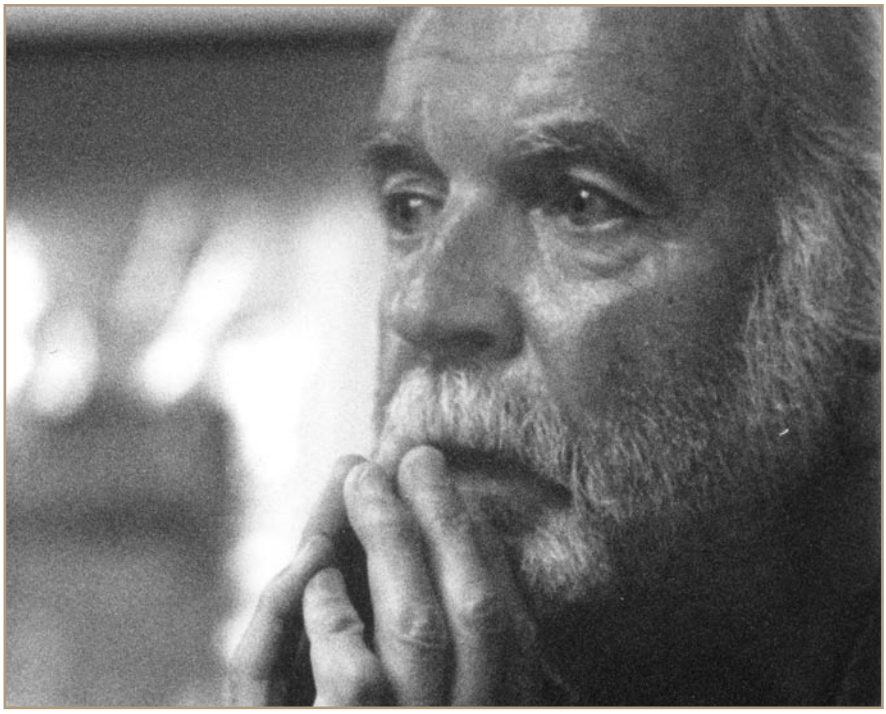
BCU info

septembre
September 2004 49

La Bibliothèque des Capucins de Bulle
La nouvelle Médiathèque est arrivée
Susanne Gapany : mein Weg in und durch die KUB
Alex E. Pfingsttag, un homme de passions
Le Roman : *La floraison du bambou* (II)
L'institution culturelle et le marketing
Diesseits und Jenseits im Werk von Jacques Chessex



Jacques Chessex à la BCU (photo : Alex E. Pfingsttag)

Bibliothèque cantonale et universitaire Fribourg
Kantons- und Universitätsbibliothek Freiburg

Editorial

Regula Feitknecht

Quoi de neuf ? A l'heure de la rentrée, la question pourrait avoir un arrière-goût de rhétorique « papier glacé ». Et pourtant, légitime, elle s'impose.

L'ancien catalogue sur fiches à portée de clavier : quelle meilleure manière de mettre en valeur les collections de la BCU non encore recataloguées ? Le 30 août, l'ancien catalogue sur fiches de la BCU, digitalisé durant les premiers mois de l'année, apparaissait sur Internet. Après une phase de rodage des procédures, l'événement est désormais rendu public et les réactions des lecteurs confirment l'utilité de ce service.

Très dense dans ce numéro, la rubrique « des personnes » donne un visage à tous celles et ceux qui sont venus renforcer l'équipe de la BCU. On y trouve toutefois aussi le portrait de deux personnes qui nous quittent après 19 et 16 ans de collaboration respectivement: Suzanne Gapany et Alex E. Pfingsttag. Qu'ils soient tous les deux remerciés très chaleureusement de tout ce qu'ils nous ont apporté sur le plan professionnel et humain.

Le 20 septembre, la Médiathèque métamorphosée a ouvert ses portes dans des locaux plus spacieux et avec une offre renouvelée: les supports sonores (livres parlés et CD audio) viennent en effet s'ajouter aux collections existantes. L'engouement que les usagers ont montré dès la première après-midi est le témoin concret et le couronnement immédiat du sens de l'engagement déployé par les concepteurs et les artisans de cette transformation. Le catalogue des cassettes VHS (films et documentaires) en français et en allemand est désormais disponible en

Sommaire

Diesseits und Jenseits im Werk von Jacques Chessex 3
Gérald Froidevaux

La Bibliothèque des Capucins de Bulle: une donation prestigieuse à la BCU 13
Alain Bosson

La nouvelle Médiathèque est arrivée ... en musique 23
Emmanuel Schmutz

Mein Weg in und durch die KUB oder Von der handschriftlichen Liste zum elektronischen Verbundkatalog 25
Susanne Gapany

33 Jahre im Dienste des Buches für alle: zum Rücktritt von Susanne Gapany als Bibliothekarin der KUB 28
Bernhard Flühmann, Walter Haas

Alex Pfingsttag: un homme de passions 30
Emmanuel Schmutz

Trente ans au service du Médiacentre 33
Alex E. Pfingsttag

... des personnes 41
Michel Dousse, Jean-Marc Dücrey, Regula Feitknecht, Marie-Sophie Gauye, Martin Good, Christian Mauron

Le Roman: La floraison du bambou (II) 49
Christian Jungo

L'institution culturelle et le marketing: utopie ou perspective à explorer? 59
Claire-Lyse Curty-Delley

Nova Friburgensia 62
Monique Dorthe, Claudio Fedrigo

Nos chers auteurs 64
Claudio Fedrigo

Propos sur nos images d'autrefois
Martin Good

ligne avec des possibilités de recherche très riches. Avis aux amateurs !

Pour que ces réalisations orientées vers l'avenir ne détournent pas complètement l'attention du passé, signalons encore – bien que les médias locaux aient largement couvert l'événement – l'acquisition par don de deux magnifiques bibliothèques de couvent. Les collections historiques de la BCU qui ne craignent pas la comparaison au niveau national s'enrichissent ainsi d'un fonds patrimonial inestimable. Le regard de l'historien et du conservateur illumine le passé de l'une de ces bibliothèques.

En complément à l'exposition consacrée à Jacques Chessex, Gérald Froidevaux, éminent spécialiste des littératures francophones et professeur à l'Université de Bâle, a présenté à un public nombreux et intéressé une exégèse de l'œuvre de l'écrivain vaudois à la lumière des tensions dialectiques sur lesquelles elle est bâtie. C'est avec plaisir que la rédaction de *BCU Info* publie le contenu de la conférence en exprimant au professeur Froidevaux sa vive reconnaissance pour l'aimable autorisation.

Une place importante, enfin, est consacrée à la formation continue. Dans le domaine I+D, il est impensable d'échapper à l'élargissement et au renouvellement de ses propres connaissances. *BCU Info* ouvre ainsi une plate-forme d'échange sur ce thème, en invitant toute personne ayant participé récemment à une formation à en faire profiter les collègues.

La floraison du bambou reste un mystère pour les scientifiques ; le roman-feuilleton du même nom, une énigme pour les lecteurs. Ne manquez pas le deuxième épisode !

Bonne lecture !

Impressum

BCU Info. Journal de la Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg.

Rédaction:
Michel Dousse
Claudio Fedrigo
Regula Feitknecht
Martin Good

Vos contributions sont les bienvenues : n'hésitez pas à contacter l'un des membres de la rédaction.

Diesseits und Jenseits im Werk von Jacques Chessex

Gérald Froidevaux

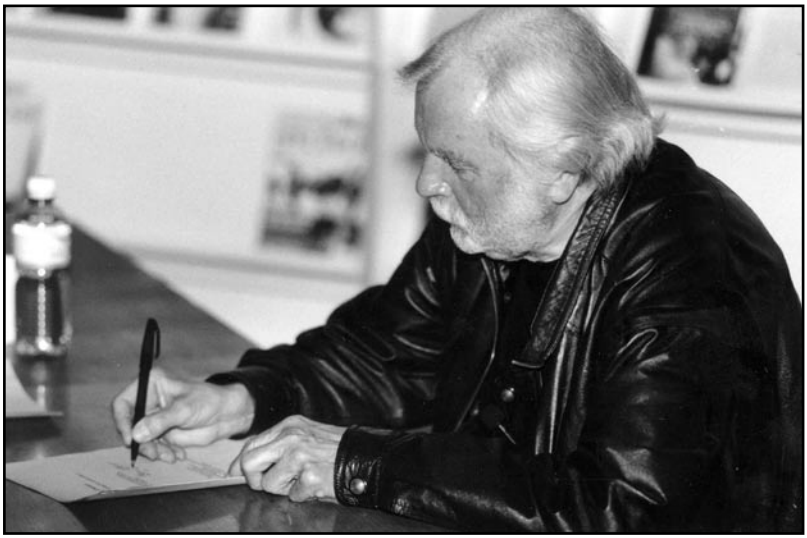
« Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe? Au fond de l'Inconnu pour trouver du *nouveau*! » Ces deux vers qui concluent « Le Voyage » dans *Les Fleurs du Mal* de Charles Baudelaire résument à eux seuls tout un pan de la modernité poétique. Qu'elle soit picturale ou littéraire, poétique ou romanesque, toute l'œuvre de Jacques Chessex reflète cette double postulation, toute baudelairienne, vers le Ciel et l'Enfer, vers le Haut et le Bas, vers l'Ange et la Bête. Aux mois de mai et juin 2004, dans le cadre de l'exposition « Jacques Chessex », les lecteurs de la BCU ont eu l'occasion de (re)découvrir les liens étroits qui unissent Chessex à Fribourg, à l'occasion d'une conférence de Gérald Froidevaux et d'une causerie de l'écrivain, dans une Rotonde pleine à craquer. Par sa topographie, dont le partage entre Ville Haute et Basse Ville correspondait dans les années cinquante à un découpage sociologique, la Ville de Fribourg, catholique et « baroque », où Jacques Chessex passa son baccalauréat en 1952 au Collège Saint-Michel, se prêtait merveilleusement bien comme décor au roman « fribourgeois » de Chessex : *Jonas* (1987).

Jacques Chessex' ganzes Werk, von seinen ersten Gedichtbänden in den Fünfziger Jahren bis zum soeben erschienen letzten Roman, ist wesentlich von einem tiefen Dualismus geprägt, von einer Auseinandersetzung mit und zwischen zwei gegensätzlichen Vorstellungswelten. Einerseits erscheint dieses Werk als eine Verherrlichung, eine Verklärung der wirklichen Welt und ihrer unerschöpflichen Schönheiten. Schon in seiner frühen Lyrik bewies sich Chessex als Meister der Landschaftsschilderung, der mit grosser Sensibilität die Natur zu allen Jahreszeiten zu beschreiben wusste, der den Geruch der Wälder im Herbst oder die durchsichtige Klarheit des Winterhimmels aufs Papier bannen konnte. Seine Romanfiguren, die zumeist ein tragisches Schicksal erleiden, bewahren noch in ihren trübsten Momenten diese Faszination für die Natur, für die Landschaften, die darin heimische Tierwelt, den Lac Léman, der diese Landstriche umschliesst und metaphorisch zum Himmel hin öffnet. So ist Chessex der Dichter einer sinnlich erfahrbaren Wirklichkeit, der immer wieder und wortgewaltig Gerüche, Farben, Klänge, gastronomische Genüsse schildert und die Eindrücke fassbar macht, die man dabei erlebt. Er ist auch ein erotischer Dichter, der in vielen seiner Gedichte und Romane die Schönheit der Frau zelebriert und den weiblichen Körper, oftmals mit barocker Ueppigkeit, in der Art des blasons verklärt.

Man versteht, dass Chessex seit je den Malern und der Malerei zugetan ist, und auch wenn er sich in jungen Jahren gegen eine Ausbildung als Künstler entschied und ein Sprachenstudium und dann eine Laufbahn als Lehrer und Schriftsteller wählte. Doch im Grunde ist Chessex ein Maler geblieben, ein Maler mit der Feder, aber auch einer mit Pinsel und Farbstift, wie man in kürzlichen Ausstellungen in Cuenca (Spanien) und Lausanne sehen konnte. Seine Malerei sieht Chessex selbst als eine sekundäre, aber keineswegs unwichtige Tätigkeit an. Dazu sagt er: «Je sais qu'en peinture je ne serai jamais Matisse, Giacometti ou Picasso, mais cela ne m'empêche pas de peindre. En revanche, mon destin, c'est d'être un écrivain.»[1] Und doch, oder vielleicht gerade deswegen ist seine Malerei typisch für Chessex und sein dualistisches, von harten Kontrasten geprägtes Weltbild. Viele seiner Zeichnungen und Gemälde stellen weibliche Gestalten, Landschaften oder Tiere dar, aber sein bevorzugtes, häufigstes Sujet ist der Minotaurus, eine hybride, duale Figur, halb Mensch, halb Stier, ein Fabelwesen, das Phantasie und Wirklichkeit ebenso vereinigt wie das Humane und das Animalische.

Ein Maler schafft Bilder, Repräsentationen der Wirklichkeit, aber er will nicht nur die äussere und zufällige Erscheinung der Welt und der Menschen abbilden. Er will in die Dinge eindringen, durch die Haut hindurch in das Innere sehen, ihr Geheimnis entdecken. Chessex, der Maler und der Dichter, ist ein detailbesessener Forscher, ein analytischer Voyeur, der in Allem das Unsichtbare sehen will, das Wesentliche, die Seele. Eines der häufigsten Wörter, die Chessex verwendet, ist das unübersetzbare Verb *scruter*, das nicht nur sehen oder beobachten heisst, sondern weitaus mehr: sondieren, ergründen, enthüllen.

Jacques Chessex ist ein Dichter, der sich auch als Maler versteht, der die Dinge gleichzeitig von aussen und von innen erblicken will. Viele Maler, vielleicht die Maler überhaupt, sind eigentlich metaphysische Philosophen. Sie glauben, dass es hinter der sichtbaren Erscheinung eine tiefere Wahrheit gibt, eine verborgene Essenz des Wirklichen, hinter dem Diesseits ein Jenseits. Doch dieses Jenseits ist nicht nur eine glückliche Verheissung; es ist ein Jenseits der Grenze, ein Jenseits des Lebens. So gibt es in Chessex, der das Naturschauspiel, die Schönheit der Welt und der Frauen elegisch verherrlicht, den düsteren, angstvollen und gequälten Dichter, der an die Heiterkeit eines lichtvollen Tags nicht gänzlich glauben mag. Der Tod ist eines der wichtigsten Motive im Werk von Jacques Chessex, dessen Romanfiguren fast alle von einer dunkeln Todesahnung verfolgt werden, vom ständigen Bewusstsein des unabwendbaren Endes, von der letzten Sicherheit des Todes, des Nichts, auf das sie wie alle Menschen zugehen. Eines Tages sterben zu müssen, ist das natürliche und gewöhnliche Schicksal eines jeden Menschen, es ist das unentrinnbare Los der Kreatürlichkeit, aber es ist für Chessex und seine Protagonisten eine schreckliche Vorstellung und zugleich



"Mais une entreprise te sauverait: l'écriture. Une entreprise allait te rendre vie à travers moi, te restituer, te ressusciter dans ton pouvoir intègre : mes livres." (Photo : Alex E. Pfingsttag)

eine furchtbare Gewissheit, der eigentliche Skandal der *conditio humana*.
1971, also vor langer Zeit, hat man dem damals 37-jährigen Jacques Chessex die Frage gestellt: *Pourquoi écrivez-vous* ? Seine Antwort beginnt mit der knappen und dezidierten Aussage: *J'écris parce que j'ai peur de la mort.*[2] *J'écris contre cette peur, contre la mort.* Auch wenn Chessex heute, dreissig Jahre später, dieses Bekenntnis relativiert, bleibt die Gegenwart des Todes im Leben dennoch ein Grundthema seines Werks und darüber hinaus die Triebfeder seiner schriftstellerischen, künstlerischen Arbeit, sein Existenzgrund als Dichter.
Für dieses Bekenntnis gibt es auch einen biographischen Grund. Ganz zu Beginn seiner literarischen Laufbahn, im Jahre 1956, nahm sich sein Vater das Leben. Der Selbstmord des Vaters ist sicher für jedermann eine einschneidende Erfahrung. Jacques Chessex stellt es als das Ereignis dar, das ihn eigentlich zum Schriftsteller werden liess. Sein Vater war Direktor eines Gymnasiums in Lausanne, ein anerkannter Historiker und Volkskundler, der mehrere Werke vor allem über die Geschichte und Sprache des Waadtlands verfasst hat. Ein erfolgreicher und lebenslustiger Mann, der auf dem Höhepunkt seines Lebens abrupt stirbt: dieser absurde, unbegreifliche Tod beschäftigt Chessex seit diesem Zeitpunkt und taucht an vielen Stellen seines Werks auf, sei es in autobiographischer oder in transponierter, fiktionaler Form. Für Chessex sollte von da an das Schreiben, die Literatur, diesen Tod sühnen, ihn gleichsam ausmerzen

und vergelten. Das Schreiben des Sohnes sollte den Tod des Vaters wettmachen, die Leere ausfüllen und dem Nichts ein Werk entgegensetzen. So beschreibt es Chessex in seinem autobiographischen Buch *Bréviaire*, in dem ein Kapitel, «Portrait d'une ombre», seinem Vater gewidmet ist: «C'était ce non-sens, [...] l'intolérable blessure. C'était ce non-sens, la ruine et l'imbécillité de tout acte. Mais une entreprise te sauverait: l'écriture. Une entreprise allait te rendre vie à travers moi, te restituer, te ressusciter dans ton pouvoir intègre: mes livres. Non pas qu'un seul instant tu les aies explicitement inspirés, leur aies inventé leur sujet, dicté leur ton. Non pas que les poèmes ou les romans fussent jamais par toi décidés. C'était plus grave. Plus obscur. De ta mort ils tiraient pouvoir à travers moi. Ta mort les enfantait globalement, tous à venir, et moi de cette vigueur j'étais porté, la faisant retentir à mon tour dans les chants et dans les récits que je faisais naître en ta présence. Singulière métamorphose. Tu devenais fils, je devenais père.»[3]

Der tote Vater konnte so zum Instigator des Schreibens werden und den Sohn gleichsam zum Vater machen, zum Schöpfer eines literarischen Werks und Hüter eines Gedächtnisses. Dieses Werk sollte fortan unter dem Zeichen des toten Vaters entstehen, keineswegs als Nachahmung oder Fortführung seines, des Vaters Werk, sondern als eine Art Verweigerung seines Sterbens, als Protest gegen seinen Tod und gegen den Tod überhaupt. Und da sind wir wieder bei der Aussage: ich schreibe gegen den Tod an, *j'écris contre la mort.* Diese Allgegenwart des Todes, das Schreiben als ständige Gegenwehr, als Kampf gegen den Tod, macht den anderen, ebenso charakteristischen Grundton eines Werks aus, das von der Ahnung des Jenseitigen im diesseitigen Hier erfüllt wird. Jacques Chessex' Protagonisten sind fast alle tragische Figuren, die mit dem Bewusstsein des Endes leben, auch und gerade dann, wenn sie sich an der Schönheit der Welt erfreuen. Die Heiterkeit des Vergessens erfahren sie selten. Das Schauspiel des blühenden Lebens ruft ihnen die unentrinnbare Vernichtung des Endes ins Gedächtnis. Es gibt für sie keine Erlösung vom Gedanken an den Tod, keine Befreiung. Der Tod ist das Schicksal der menschlichen Natur. Gegen dieses empörende, eigentlich inakzeptable Faktum der menschlichen Existenz kann man sich nur auflehnen, und auch das meistens erfolglos. Chessex' Figuren sind denn auch oftmals Revoltierte, Rebellen, Ausbrecher, verzweifelte Glückssucher, die nur in kurzen Momenten ihres Daseins die Last ablegen und an ein Heil glauben können. Aber meistens ist das eine Flucht ohne wirkliche Hoffnung und ohne Ankunft. Wenn sie für einen Moment das Glück erfahren, bezahlen sie für diesen Augenblick einen hohen Preis, nämlich ihren Ort, ihre

Eines der häufigsten Wörter, die Chessex verwendet, ist das unübersetzbare Verb *scruter*, das nicht nur sehen oder beobachten heisst, sondern weitaus mehr: sondieren, ergründen, enthüllen.

Stellung im diesseitigen Leben. Sie finden nicht mehr zurück in die Wirklichkeit. Das Streben nach dem Heil ist für sie eine Flucht in den Tod, den tatsächlichen, denn viele Protagonisten von Chessex' Romanen bringen sich am Ende um, oder einen symbolischen Tod, denn sie fliehen in eine Phantasiewelt, aus der sie nicht mehr zurückfinden. Sie haben gleichsam die Grenze überschritten zwischen dem Hier und dem Jenseits.

In Chessex' zweitem Roman, der in vieler Hinsicht seine späteren vorwegnimmt, gibt eines Tages ein angesehener, einflussreicher Lausanner Rechtsanwalt seinem Glückswunsch nach und verliebt sich in eine junge Frau, die für ihn die Inkarnation der Schönheit darstellt. Doch bald einmal bemerkt er, dass ihn dieses Abenteuer von allem wegführt, was sein Leben ausmacht, seine Frau, seine Familie, seine brillante Karriere, seine Kollegen und Freunde. In der Tat hat er am Ende alles verloren, was seine Existenz ausmacht. Der Boden bricht unter seinen Füssen ein, und gleichsam verschwindet für ihn die Wirklichkeit. Von allen verlassen, einem Phantom gleich, treibt er ziellos dahin wie ein gekentertes Schiff.

Auch Chessex selbst war manchmal, vor allem zu Anfang seiner literarischen Laufbahn, ein rebellischer Ausbrecher, der die bürgerlichen Konventionen verletzte, dadurch in der konservativen, prüden Westschweizer Gesellschaft Aufsehen erregte und manchen éclat auslöste. Man erinnert sich an den Band *Carabas* von 1971, wo Chessex schonungslos seine Zeitgenossen beschrieb und damit im Waadtland, in der Westschweiz überhaupt, einen Skandal verursachte. Dieser Ruf des unbotmässigen Störefrieds haftet ihm gelegentlich noch heute an, auch wenn Chessex sich weitgehend vom öffentlichen Leben in sein kleines Dorf Ropraz in der Broye zurückgezogen hat. Schockieren, entrüsten, Anstoss erregen können seine Bücher allerdings noch immer, wie ganz kürzlich die Auseinandersetzung um seinen letzten Roman in der Pariser Literaturszene gezeigt hat.

Ausbrecher und Heilssucher: die Protagonisten von Jacques Chessex sind, wie ihr Autor, Menschen, die der sichtbaren Realität misstrauen, so faszinierend diese aussehen mag. Jedes Licht, noch das strahlendste, wirft einen Schatten. Diese Menschen sind immer auf der Suche nach dem Schlüssel des Geheimnisses, nach der Wahrheit hinter dem Anschein. Es gibt auf Französisch zwei Wörter, die das Deutsche beide mit «Geheimnis» wiedergibt, die aber durchaus verschiedene Bedeutungen besitzen: *mystère* und *secret. Mystère* bezeichnet etwas für jedermann Unbekanntes und Verborgenes, während das *secret* ein Geheimnis meint, das nicht für alle eines ist: hier wird etwas verheimlicht, was man wissen kann, was andere kennen. Wie fast alle Menschen sind Chessex' Personen fasziniert von allem Mysteriösen, aber sie geben sich nicht damit zufrieden, dass etwas Verborgen bleibt. Sie wittern darin etwas Heimliches, ein secret, das sie aufdecken wollen. Und um etwas Heimlich-Geheimnisvolles

geht es in fast allen Geschichten, die Jacques Chessex erzählt. Maître Mange in *L'Ardent Royaume* ist ein Voyeur, der sich am Anblick seiner schönen Geliebten erfreut, aber er ist eine Art metaphysischer Voyeur, der sich mit dem Körper seiner Freundin nicht zufrieden gibt: er will ihre Gefühle sehen, ihre Emotionen und Gedanken, kurz: ihre Seele. Auch er leugnet, dass es ein letztlich unergründbares Geheimnis geben kann und behandelt das *mystère* als *secret.* Das ist die tragische Falle, in der sich viele von Chessex' Protagonisten auf ihrer Suche nach dem Absoluten verstricken.

Die Seele erkennen zu wollen, das Mysterium zu besitzen, das ist eigentlich das Bestreben der religiösen Mystik und vielleicht der Religion überhaupt, die an die Stelle des Wissens den Glauben setzt. Chessex selbst bekennt sich nicht zu einem konfessionellen Glauben. Auch die meisten seiner Protagonisten sind nicht im üblichen Sinn gläubig. Alle aber sind von der Religion angezogen und vom religiösen Gedankengut angetan, weil sie sich davon einen Weg zur Transzendenz erhoffen. Die Bibel ist eine ständige Referenz in Chessex' Werk, und man könnte zahlreiche Stellen seiner Gedichte und Romane anführen, die auf die Propheten des Alten Testaments, auf Jonas, Esaias, Hiob und andere verweisen, oder wo die Evangelien und die Heilsgeschichte zitiert werden. Als Lyriker hat sich Chessex vielfach direkt vom religiösen Schrifttum inspirieren lassen. Das wird schon im Titel seiner Gedichtbände deutlich, von denen einer *Le Calviniste* heisst und ein anderer, in noch viel bedeutungsvollerer Weise, *Cantique*. Hier greift Chessex den Stil und den Tonfall des Kirchenlieds, des liturgischen Loblieds auf, und diese Cantiques sind zum grössten Teil biblischen Figuren oder Propheten gewidmet: Adam, Abraham, Jeremias, Lazarus. Auch gewisse seiner Romane betitelt Chessex nach biblischen Gestalten und knüpft damit ein Netz von Bezügen zwischen dem Romanhelden und der biblischen Figur, was für die Leser recht verwirrend sein kann. Sein Roman *Judas le Transparent* zum Beispiel entfaltet die Geschichte des Apostels Judas Ischariot in einer verblüffenden Umkehrung, denn der Roman spielt im Umfeld einer üblen protestantischen Sekte, also in der Perversion des richtigen Glaubens, in welcher der Verräter Judas, die Inkarnation des Bösen, aufs Mal positive Züge annimmt: er wird zum Rächer, zum Richter und Bestrafer des Bösen.

Die Seele erkennen zu wollen, das Mysterium zu besitzen, das ist eigentlich das Bestreben der religiösen Mystik und vielleicht der Religion überhaupt, die an die Stelle des Wissens den Glauben setzt.

Chessex hat in Lausanne eine protestantische Erziehung genossen und wurde zweifellos vom Calvinimus geprägt, der das Geistesleben und die Kultur eines grossen Teils der Westschweiz beeinflusst hat. Allzu leicht konnte man in seinen Büchern die Spuren dieses rigiden, intransingenten Calvinismus wiederfinden,

der die Menschen einem herrischen und fernen Gott ausliefert, sie zur einsamen Selbstbefragung verpflichtet und einer strengen moralischen Disziplin unterwirft, ohne sie je von ihren Zweifeln zu befreien. Nicht umsonst ist der Pastor eine typische Figur in der Literatur der protestantischen Westschweiz, zu der auch Chessex mit seinem Buch *La Confession du Pasteur Burg* beigetragen hat. Ist das qualvolle Scheitern vieler von Chessex' Roman-Protagonisten die Folge ihrer religiösen Erziehung, die ihr ganzes Leben beherrscht, selbst wenn sie die direkte Verbindung mit ihrer Religion längst aufgegeben haben ? Sind sie dazu verdammt, sich ewig schuldig zu fühlen und sich am Ende selbst zu bestrafen wie Jean Calmet, die Hauptfigur in *L'Ogre* ?
Chessex selbst bestreitet in seinen kürzlichen *Entretiens* nicht die Bedeutung der calvinistischen Tradition für seine geistige Entwicklung, wohl aber den angeblichen Zwang, den diese auf die Menschen ausüben soll. Der Protestantismus habe ihm und vielen anderen Schrifststellern die Türe zu einer transzendenten, jenseitigen Welt geöffnet und damit zu einer ganzheitlicheren Vision der menschlichen Natur. Keine Selbstbeschränkung führe der

Begegnung in der Rotonde. Dienstag 25. Mai 2004. Gérald Froidevaux, Professor an der Universität Basel spricht zum Thema: "Diesseits und Jenseits. Jacques Chessex in Freiburg" (Photos : Alex E. Pfingsttag)

Calvinismus herbei, keine Reduktion, sondern im Gegenteil eine Erweiterung des spirituellen Horizonts.
Freilich ist die calvinistische Prägung nicht allein der Grund für den so ausgeprägten Transzendentalismus Chessex'. Dieser wurde ebenso stark von einem anderen religiösen Einfluss bestimmt, der in gewisser Weise dem Calvinismus entgegengesetzt ist. Hier sind wir nun endlich bei Freiburg angelangt und bei allem, was Jacques Chessex dieser Stadt und dem Katholizismus verdankt. Denn zum Abschluss seiner Schulzeit, für das *baccalauréat*, trat er in das Collège Saint-Michel ein und verbrachte dort zwei glückliche Jahre, die er als Befreiung vom Lausanner Gymnasium erfuhr. In Freiburg entdeckte er die Vielfalt einer römisch-germanisch geprägten Kultur, das Selbstbewusstsein und die Selbverständlichkeit eines gelebten Katholizismus von weltläufiger Geistigkeit. Seine Lehrer waren zum grössten Teil Priester, die ihr Amt mit einer Toleranz und einer Grosszügigkeit ausübten, wie er sie in Lausanne nicht kennen gelernt hatte. Noch in seinen *Entretiens*, die vor zwei Jahren erschienen sind, klingt der Enthusiasmus seiner damaligen Schulzeit nach: «J'avais l'impression que le monde était totalement ouvert, sans la moindre interdiction, dans une souplesse et une décontraction absolues ainsi qu'une générosité sans bornes.»[4]

Freiburg, wo seit langer Zeit zwei Sprachen und Kulturen aufeinander treffen, katholisches Zentrum in einer mehrheitlich calvinistischen Suisse romande, vermittelte ihm auch ein anschauliches Bild der Dualität.

Freiburg, wo seit langer Zeit zwei Sprachen und Kulturen aufeinander treffen, katholisches Zentrum in einer mehrheitlich calvinistischen Suisse romande, vermittelte ihm auch ein anschauliches Bild der Dualität. Denn einem Protestanten muss die katholische Religion wie eine jahrhundertelang erprobte Vereinigung von Gegensätzen vorkommen, die Verbindung des Diesseits mit dem Jenseitigen.
Chessex hat nicht nur in seinen Chroniken und autobiographischen Schriften der Stadt Freiburg ein Denkmal gesetzt, sondern sie auch zum Schauplatz eines eindrücklichen Romans erkoren, in welchem allerdings der Konflikt zwischen den zwei Wesen des Menschen tragisch ausgeht. In diesen Roman, *Jonas*, ist nicht nur die Erinnerung des Autors an seine Zeit in Freiburg eingegangen, sondern auch seine Obsession der Dualität, und das in einem ganz materiellen, konkreten Sinn. Wohl viel stärker als heutzutage war Freiburg anscheinend in den Fünfziger Jahren eine nicht nur topographisch, sondern auch sozial in oben und unten zweigeteilte Stadt. Sie hatte gleichsam eine reiche und eine arme, eine helle und eine dunkle Seite, ein glanzvolles und ein düsteres Gesicht. Der Protagonist des Romans heisst Jonas Carex und ist ein erfolgreicher Kunsthändler und Schriftsteller auf dem Zenit seines Lebens. Doch wie viele von Jacques Chessex' Figuren will er eines Tages mit sich und seinen Zweifeln klar

werden und hält auf dem Weg nach Bern, einer spontanen Regung folgend, in Freiburg an, wo er einen Teil seiner Jugendzeit verbracht hat. Acht Tage irrt er hier ziellos umher, pendelt zwischen der oberen und der unteren Stadt hin und her, geht von der Kathedrale in die schummrigen Kneipen der Place Saint-Jean hinunter und wieder hinauf in sein nobles Hotel. Immer tiefer gerät er in die innere Krise, die ihn mit sich selbst konfrontiert, mit seinen Erinnerungen, aber auch mit ehemaligen Bekannten wie jener Frau, die er damals geliebt hat und von der er sich jetzt eine Rettung erhofft. Aber die Rettung wovon ? Dem Leser wird nicht klar, weshalb dieser Jonas so an sich und seinem Leben verzweifelt. Man muss schliesslich denken, dass es an seinem Wesen liegt, hin-und hergerissen zu sein zwischen einer optimistischen Bejahung des Lebens und der Negation alles Lebenswerten, auch seiner selbst.

Dieser Jonas ist eine Verkörperung der Ambivalenz, der Dualität der menschlichen Natur, die, wie Baudelaire schreibt, zugleich als Engel und als Bestie erscheinen kann. Und so ist *Jonas* auch der Roman der Dualität, dessen Hauptfigur keinweswegs zufällig nach dem Propheten des Alten Testaments benannt ist. An mehreren Stellen ist im Roman von diesem Namen die Rede. Jonas Carex hasst seinen Vornamen. Wenn er sich vorstellt oder sonstwie seinen ihm peinlichen Namen angeben muss, zuckt er jedesmal zusammen. Nun ist ja auch der biblische Jonas eine zweideutige, zwiespältige Figur. Gott hatte ihn nach Ninive gesandt, um das Gute zu predigen und die Menschen zu bekehren, aber er flüchtet vor dem Auftrag auf ein Schiff, wo die Seeleute, Böses ahnend, ihn ins Meer werfen, um den Sturm zu besänftigen. Er wird von einem Wal oder jedenfalls einem grossen Fisch verschluckt, der ihn nach drei Tagen wieder ans Land spuckt. Reuig erfüllt er danach seine Aufgabe und geht nach Ninive, aber als Gott den Bewohnern Ninives Gnade erweist, hadert er wiederum mit seinem Herrn, und erst nach neuer Strafe und neuerlicher Erlösung findet er den Frieden mit sich und seinem Schicksal.

Chessex ist nicht der einzige Autor, der sich von der Figur des ambivalenten Propheten Jonas hat inspirieren lassen und ihn zur Chiffre des zwiespältigen, gespaltenen Menschen gemacht hat. Aber in seinem Roman hat Chessex die Zeichen des Dualen noch verstärkt, die der Mythos Jonas ohnehin schon aufweist. Seinen Jonas verschlägt er in eine zweigeteilte Stadt, wo er wiederholt ins Dunkel abtaucht und in die Helligkeit hinaufsteigt, eine Stadt auf der Grenze, zweideutig wie ein Walfisch, bei dem man ja auch nie ganz sicher ist, ob es sich eigentlich um einen Fisch handelt oder um ein Säugetier. Die Stadt seiner Jugend, denn der dunkle Bauch des Wals ist ein symbolischer Uterus, aus dem der biblische Jonas ein zweites Mal zur Welt kommt, so wie Jonas Carex sich von seinem Besuch in Freiburg eine neue Geburt erhofft oder vielmehr: eine Auferstehung.

Chessex hat seinem Roman ein offenes Ende gegeben, aber es spricht wenig dafür, dass Jonas Carex aus seinem Zwiespalt hinausfinden und die Erlösung erfahren wird. *Jonas* gehört im Romanwerk von Jacques Chessex der ersten Phase an, die er vielleicht abschliesst: eine Reihe von Romanen um tragische Helden, die an ihrem Schicksal zerbrechen. Doch Chessex hat später auch Protagonisten geschaffen, die ihre Krise überwinden können und zu einer Art Serenität, zum Einklang mit sich selbst finden. In diesen späteren Romanen, wie etwa *La Trinité* oder seinem kürzlichen *L'Economie du ciel* herrscht ein versöhnlicherer Ton vor, auch wenn der Autor seinen dominanten Themen treu bleibt: die Gespaltenheit des Menschen, seine Suche nach dem Absoluten, die Zelebration der sinnlichen Schönheit und der Erotik, die letztliche Herrschaft des Todes über das Leben. Chessex selbst relativiert heute sein hartes Wort «J'écris parce que j'ai peur de la mort». An seine Stelle kann man diese andere Aussage setzen, die als Titel über der ihm gewidmeten Ausstellung stand: *Il y a moins de mort lorsqu'il y a plus d'art.* Daraus ist nicht das Wort mort verschwunden, wohl aber das Wort peur. Der Tod bleibt jene unüberwindliche, kreatürliche Grenze der menschlichen Existenz. Es gibt, im Diesseits, kein Mittel, ihm zu entfliehen. Aber es gibt die Möglichkeit, gegen die Todesahnung anzugehen. Es ist ein Kampf, der niemals endgültig gewonnen werden kann. Aber für einen Augenblick kann die Kunst die beherrschende Präsenz des Todes vergessen lassen. Wo mehr Kunst ist, da weicht der Tod etwas zurück.

Wo mehr Kunst ist,
da weicht der Tod etwas zurück.

1. *Transcendance et transgression.* Entretiens avec Geneviève Bridel, Lausanne, Bibiothèque des Arts, 2002, p. 51.
2. *Pourquoi j'écris.* Ed. par Franck Jotterand, Lausanne, *La Gazette littéraire*, 1971, p.37.
3. *Bréviaire*, Vevey, Bertil Galland, 1976, p. 72.
4. *Transcendance et transgression.* Entretiens avec Geneviève Bridel, Lausanne, Bibiothèque des Arts, 2002, p. 114.

La Bibliothèque des Capucins de Bulle : une donation patrimoniale prestigieuse à la BCU

Alain Bosson

Am 24. Mai 2004 hat die Kantons- und Universitätsbibliothek eine ihrer wertvollsten Schenkungen erhalten, die Bibliothek des Kapuzinerklosters Bulle. Alain Bosson, Verantwortlicher für die Altdrucke, schildert im folgenden Artikel die Geschichte der Bibliothek sowie den historischen Kontext.

Le 24 mai 2004 Madame Isabelle Chassot, Conseillère d'Etat, et le Père capucin Marcel Dürrer, vicaire provincial, signaient à Fribourg une double convention : les incunables et les imprimés anciens des bibliothèques des Capucins de Fribourg et de Bulle étaient cédés à l'Etat de Fribourg, qui confiait à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg la mission de les conserver et de les mettre à disposition du public et des chercheurs. Cette prestigieuse donation qui assure, pour les générations futures, la pérennité et l'unité de ces précieux fonds patrimoniaux constitue l'acquisition patrimoniale la plus importante enregistrée par la BCU depuis sa fondation, en 1848. La présente contribution se propose d'inviter le lecteur à la découverte de la bibliothèque du couvent de Bulle, la plus méconnue des deux bibliothèques faisant l'objet de la donation.

Premiers pas dans la bibliothèque des Capucins de Bulle

Au cœur de la ville de Bulle, à quelques pas du château et attenant à la chapelle de Notre-Dame de Compassion, le couvent des Capucins tel qu'on peut le voir aujourd'hui fut construit au début des années 1670 sur l'emplacement de l'ancien hôpital, quelques années après l'établissement des deux premiers Pères, le 29 juin 1665. La bibliothèque primitive se trouvait alors « sur le corridor qui conduit de la porte d'entrée au vieux chœur »[1], La nécessité d'apporter un meilleur éclairage à la chapelle nécessita des transformations, en 1842, qui entraînèrent le déplacement de la bibliothèque vers de nouveaux locaux affectés à cet usage. La nouvelle construction, bâtie en 1845, ne donnait pas les meilleurs gages de sécurité : en 1910, la Direction des Travaux publics en constatait « le délabrement et le peu de solidité »[2]. Des travaux de renforcement de la poutraison furent exécutés mais, en janvier 1914, une nouvelle inspection « fit reconnaître l'urgence de démolir et de reconstruire cet immeuble »[3]. Face au danger d'effondrement du bâtiment, construit beaucoup trop légèrement pour supporter le poids des livres, la bibliothèque fut évacuée et les ouvrages furent « temporairement déposés dans les combles du couvent ».[4] Ils y séjournèrent, dans les conditions bien peu favorables que l'on imagine, pendant près de deux ans. A cette époque déjà, la bibliothèque devait compter environ 10'000 volumes ;

en ce qui concerne la partie la plus ancienne de la bibliothèque, un catalogue manuscrit commencé en 1862, actuellement conservé à Lucerne aux Archives provinciales des Capucins suisses[5], mais surtout le comptage réalisé en 1868 par Ernst Heitz[6], nous apprend qu'à ce moment-là le couvent abritait près de 4600 volumes considérés aujourd'hui comme « anciens ». Devant la menace de détérioration rapide des collections, les autorités réagissent. Le 14 novembre 1914, Antoine Morard (1869-1941)[7] défend le crédit de construction devant ses collègues du Grand Conseil en tirant la sonnette d'alarme : « Cette bibliothèque n'est pas sans importance : elle renferme nombre d'ouvrages intéressants, quelques uns assez rares, qui sont actuellement exposés à la destruction par les rongeurs ou par l'incendie. On ne saurait tolérer plus longtemps cet état de choses »[8]. Le plaidoyer fut convaincant, puisque le Grand Conseil allouait la somme de 33'000 francs, somme très considérable pour l'époque et alors que la Grande Guerre venait d'éclater, plongeant le pays tout entier dans une période économique des plus déprimées.

La nouvelle bibliothèque du couvent (1915-2004)

La nouvelle bibliothèque fut aménagée dans le courant de 1915 ; le Père Cottier nous apprend qu'elle était encore en construction en juillet.[9] L'organisation et la mise sur pied de la nouvelle bibliothèque dans une extension du bâtiment construite à cet effet, fut planifiée « selon le type de la bibliothèque universitaire »[10], dont l'aménagement venait à peine de s'achever quelques années plus tôt (1910). Le directeur des Travaux publics d'alors, le Conseiller d'Etat Joseph Chuard (1870-1935)[11], précisait au Grand Conseil que le projet se réaliserait « dans des conditions modestes, excluant toute installation de luxe. Les étagères de la bibliothèque seront simplement en bois. »[12] Cette sobriété des moyens engagés, dictée par les circonstances économiques de l'époque, n'était pas en contradiction, bien au contraire, avec les exigences des Pères Capucins. A l'opposé des splendides bibliothèques monastiques comme celles d'Einsiedeln ou d'Engelberg, les bibliothèques capucines se distinguent par leur dépouillement, leur fonctionnalité, l'absence de tout luxe inutile, en harmonie avec la conception franciscaine de « Gebaute Armut » (pauvreté édifiée).[13]

Le corps principal de la bibliothèque, prolongé par un petit local prévu pour le bibliothécaire et où étaient réunis les ouvrages de référence et les instruments de travail, abritait jusqu'à récemment la partie considérée comme « vivante » par les Pères Capucins. Parmi ces 12'000 volumes environ, à côté de périodiques et d'ouvrages courants, d'usuels et d'une section de livres de loisirs, se trouvaient également une proportion importante d'ouvrages plus anciens, des livres du XVIII^{e} mais surtout du XIX^{e} siècle, classés par sujet. Dans un local attenant à la bibliothèque proprement dite, accessible par le même escalier se trouvait la partie précieuse de la bibliothèque : l'Ambrosianum. Baptisé ainsi en hommage

à la fameuse bibliothèque Ambrosiana fondée à Milan en 1609 par Frédéric Borromée, l'Ambrosianum conservait les archives et autres manuscrits du couvent de Bulle, ainsi que les imprimés les plus anciens et les plus précieux. Parmi les centaines de volumes en rayon, essentiellement datant des XVI^{e} et XVII^{e} siècles, figuraient également 42 incunables. Jusqu'en mai 2002, le visiteur pouvait encore y voir, sur des étagères à part, les quelques 160 volumes de la bibliothèque personnelle du Bienheureux Apollinaire Morel (1739-1792), martyr, une des plus éminentes figures de l'histoire religieuse du canton, volumes qui ont rejoint les rayons de la Bibliothek der Kapuziner der Deutschen Schweiz, dans le couvent des Capucins de Wesemlin (Lucerne). Cette promenade à travers la bibliothèque ne serait pas complète sans un détour, hélas, par les galetas du couvent, et plus particulièrement un réduit d'environ 20 m^2 qui contenait, depuis une vingtaine d'années à ce qu'il semble, quelques milliers de volumes exposés à l'humidité, à la poussière et aux écarts de température les plus extrêmes. Plusieurs centaines de volumes anciens, actuellement en phase de nettoyage, de tri et de conditionnement à la BCU, ont été extraits de ce local si peu amène.

Mais avant de nous intéresser d'une manière plus approfondie à l'histoire de la formation de la bibliothèque, faisons plus ample connaissance avec ses anciens propriétaires.

L'ambrosianum de la bibliothèque du Couvent de Bulle (Photo : Hubert Waeber)

Des « Jésuites pour le peuple » : les Capucins dans le canton

Dans le contexte de la Contre-Réforme et des conflits confessionnels qui divisent la Suisse au XVI[e] siècle, les autorités fribourgeoises pourront compter sur des renforts spirituels de choc pour conserver et consolider l'ancienne foi. L'arrivée des Jésuites à Fribourg en 1580, avec Pierre Canisius (1521-1597) à leur tête, l' « apôtre de Germanie », détermine une phase de renouveau dans la cité des Zaehringen, non seulement spirituel, mais également intellectuel. La fondation du Collège St-Michel (1582), mais encore la fondation de la première officine typographique – qui fut pendant de longues années la première et l'unique imprimerie en activité dans la Suisse catholique, inaugurent cette phase de renouveau, dominée par les figures d'éminents théologiens et humanistes comme Pierre Canisius, qui passe les dix-sept dernières années de sa vie à Fribourg, le Prévôt de St-Nicolas Pierre Schneuwly (1540-1597), le chancelier Guillaume Techtermann (1551-1618), l'humaniste Sébastien Werro (1555-1614) ou encore le poète latiniste et historien François Guillimann (1568-1612). Bien sûr, les Pères Jésuites qui enseignent au Collège St-Michel ne se limitent pas à former les futures élites catholiques : la fondation de congrégations mariales destinées aux bourgeois ou encore leur engagement dans le théâtre religieux en ville de Fribourg attestent pleinement leur souci d' « éduquer » également le commun des mortels, au moyen de méthodes pédagogiques révolutionnaires pour l'époque. Il n'en demeure pas moins que la formation des élites religieuses et intellectuelles restera, et pour longtemps, la mission prioritaire des disciples d'Ignace de Loyola. Et c'est ici, aux frontières de l'apostolat des Jésuites, qu'entrent en jeu les Capucins.

Le 3 juillet 1528 le pape Clément VII promulgue la bulle *Religionis zelus*, acte fondateur de l'Ordre des Frères Mineurs Capucins, un rameau de la famille franciscaine. D'abord en Italie, sous l'impulsion du fondateur Matteo da Bascio (vers 1495-1552), l'ordre se développe rapidement dans l'Europe catholique de la Contre-Réforme. En Suisse, les premiers Capucins s'établissent dans la partie alémanique, à Altdorf (1581), à Stans (1583) et à Lucerne (1583).

Dans le canton de Fribourg, les premiers prédicateurs de passage sont autorisés à prêcher dès 1604. En provenance de Savoie, le Père Chérubin Fournier (1566-1610), de Maurienne, organise de petites unités missionnaires à Gruyères, à Estavayer et à Romont.[14] Ce n'est que quelques années plus tard, en 1609, que les Capucins sont officiellement autorisés à s'établir de manière permanente dans le canton, ce qu'il feront à Fribourg (1609), Bulle (1665) et Romont (1726). Lorsque les Capucins s'établissent à Bulle, l'ordre est en pleine expansion en Suisse, et connaît peut-être l'apogée de son histoire. En 1668, année de l'érection de la Province suisse, ils ne sont pas moins de 427 religieux répartis en 33 maisons à travers le pays. Dans le canton de Fribourg, comme ailleurs,

les Frères s'adonnent à leur occupation première : la prédication. Comme le rappelle le Père Callixte Ruffieux, qui fut gardien (supérieur) du couvent de Bulle en 1933-1936 : « Le jeune homme qui abandonne le monde pour entrer dans l'Ordre des Capucins et devenir prêtre, se sent attiré par un grand idéal : prêcher. »[15] La prédication se concrétise dans le terrain surtout par l'intermédiaire des missions populaires, effectuées dans les paroisses pour raffermir la foi des fidèles. Lacordaire dira « Le Démosthène du peuple, c'est le Capucin. »[16] Si les Jésuites sillonnent également les campagnes fribourgeoises jusqu'à la suppression de l'ordre en 1773, la figure du Capucin, avec son franc parler et ses manières simples, semble avoir été plus familière et plus proche de la sensibilité religieuse populaire. C'est d'autant plus le cas à Bulle, où les Capucins desservent la chapelle de Notre-Dame de Compassion, ancien lieu de pèlerinage qui connaît longtemps une renommée dépassant les frontières de l'ancienne Confédération.

M. Romain Jurot lors de l'évacuation du galetas du couvent de Bulle (Photo : Hubert Waeber)

Les Capucins à Bulle...

Contrairement à leurs Frères de Fribourg, les Capucins qui s'installent à Bulle arrivent dans un lieu déjà chargé de signification religieuse et d'une riche histoire. La chapelle de Notre-Dame de Compassion était un lieu de pèlerinage avant l'arrivée des Pères Capucins. Attachée à l'ancien hôpital de Bulle, la première chapelle est mentionnée en 1350 ; elle est reconstruite après le désastre de 1447, et devient un lieu de pèlerinage célèbre dès la première moitié du XVII[e] siècle, et notamment sous l'impulsion de Dom Claude Mossu, oratorien (+ 1665). La desservance de la chapelle est officiellement confiée aux Capucins en 1687. Une brochure anonyme publiée à Bulle en 1886 vante ainsi l'importance de ce pèlerinage auquel sont attachés les souvenirs de grâces et de miracles: « Pendant un siècle et demi environ, la ville de Bulle a dû son importance et sa réputation au célèbre pèlerinage de Notre-Dame de Compassion, et elle en a retiré des avantages considérables. (…). Depuis Dom Mossu jusqu'à la grande révolution française, elle a reçu dans ses murs des milliers de pèlerins accourus de la Suisse romande, de la Savoie et de la Franche-Comté. Les religieuses populations du canton de Fribourg et de la Gruyère en particulier, venaient en foule à Notre-Dame de Compassion : des paroisses entières, ayant à leur tête des vénérés pasteurs, s'y rendaient processionnellement à certains jours de l'année et dans des circonstances exceptionnelles. »[17] A son apogée, le couvent abrite 15 Pères (1734)[18], leur nombre oscillant autour de la dixaine entre 1800 et 1970.[19]

...leurs bienfaiteurs et leurs livres

Les bibliothèques des Capucins n'avaient bien sûr pas une vocation de cabinet de lecture publique : le prêt d'un livre à un étranger était un fait rare. Dans les anciens statuts de l'ordre, les prêts étaient même expressément défendus.[20] Ne possédant rien en propre, les Capucins ont constitué leurs bibliothèques pour la plus grande partie en intégrant les dons de livres. Les donations étaient en règle générale des legs provenant de membres du clergé séculier, mais encore de particuliers ou de notables soucieux de marquer leur reconnaissance envers le couvent. Les anciens ex-libris et les ex-dono manuscrits figurant dans les livres sont autant de témoignages de la vie culturelle d'une région, et du respect voué à la communauté religieuse bénéficiant de la générosité publique. A Bulle, les choses ne se sont pas passées différemment. En parcourant les pages de garde des livres anciens de la bibliothèque des Capucins de Bulle, quelques noms reviennent souvent : ce sont en premier lieu des membres du clergé séculier de la Gruyère.

Bernard Savoy, curé bibliophile et amicorum…

Le premier donateur que nous évoquerons, et un des plus importants, c'est l'abbé Bernard Savoy (+ 1674), originaire de Vuarat et curé d'Avry-devant-Pont de 1634 à 1674. Léguée au couvent des Capucins, sa précieuse bibliothèque, qui n'a pas encore révélé tous ses secrets, contient de précieux volumes des XVI[e] et XVII[e] siècles, et même des incunables, parmi lesquels les *Postilla super epistolae et evangelia* (Bâle, 1491)[21], la *Lombardica hystoria* (Genève, 1480)[22] de Jacques de Voragine ou encore les *Sermones Pomerii de sanctis* (Haguenau, 1498-1499)[23] de Pelbartus de Themeswar. D'autres volumes gardent le souvenir des transactions réalisés par le curé Savoy pour étoffer sa bibliothèque. A son confrère le curé François Curton (ou Courton) il rachète en 1641 un précieux volume, qui nous révèle ainsi son parcours : « Ex libris Francisci Curtoni ab anno 1636 », suivi de : « Modo servit Bernardo Savedo [Savoy] per ipsum a dicto Curtono juste emptus 1641 » ; on lit plus bas la destination finale de l'ouvrage : « Loci FF. Capucinorum ad B.V.M. de Compassione Bulli 1674 »[24] Un autre ouvrage datant de 1518 est acheté par Savoy à un autre confrère, le curé d'Estavannens Claude Blanchard : « Ex libris Claudii Blanchardi emptus 5 batzÿs / Nunc juste acquisitus Bernardo Savoy pbro. »[25] On ne manquera pas de s'étonner devant la richesse de la bibliothèque personnelle d'un simple curé de campagne, qui montre un goût marqué pour des livres déjà rares, en fin lettré, et en tout cas en bibliophile.

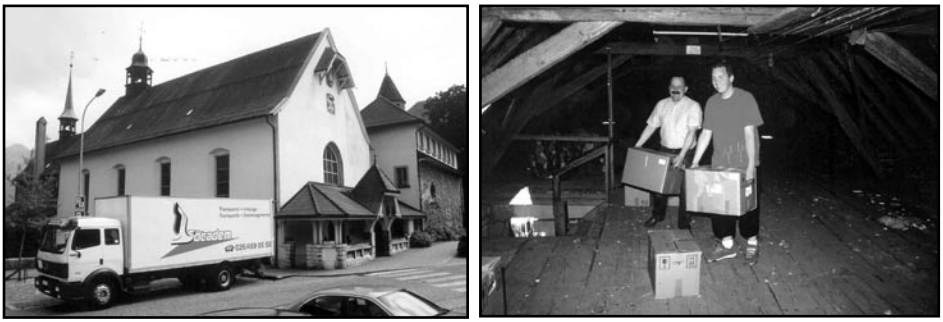
D'autres curés gruyériens ont légué tout ou partie de leur bibliothèque. Comme Bernard Savoy, l'abbé Jacques Dafflon (+ 1686), de La Tour-de-Trême, curé d'Orsonnens 1654-1686, possède également des livres précieux au nombre desquels on trouve même un incunable vénitien datant de 1480.[26] Nous savons que Dafflon était un homme érudit ; dans son *Dictionnaire historique et statistique des paroisses catholiques du canton de Fribourg*, le Père Dellion nous append que Dafflon fut « le premier curé qui a soigné les registres de naissance et de décès [d'Orsonnens] ; il a recueilli des notes pour le passé et rendu un service signalé. »[27] Un autre prêtre, Jean Majeux (Maiould), originaire de Vuadens, curé de Marly en 1639-1652, possède un exemplaire des *Sermones* de Léonard de Utino (Lyon, 1495-1496).[28] Mentionnons encore les volumes provenant des bibliothèques particulières de l'abbé Jean Villiet, curé de Charmey 1650-1654 puis d'Estavannens 1667-1675, qui « quitta le pays chargé de dettes »[29], le curé François Deschoux[30] (+ vers 1684), de Vuippens, ou encore le déjà mentionné François Curton[31] (+ vers 1648-1650), membre du clergé de Bulle. Ces donations émanant du clergé séculier en faveur de la bibliothèque du couvent des Capucins de Bulle continuèrent, bien entendu, dans les siècles suivants. Signalons encore le don de huit volumes des œuvres complètes de saint Augustin, de la très précieuse édition de Froben imprimée à Bâle en 1529, offerts au couvent en 1791 par le curé de Vuisternens-devant-Romont, le Singinois Laurent Lehmann.[32]

Les donateurs laïcs

Parmi les laïcs qui ont offert des livres aux Capucins de Bulle, nous rencontrons François-Ignace Castella (1709-1797), homme de lettres et historien de Gruyères.[33] Une dame du patriciat, Anne Marie von Lanten-Heidt, offre en 1677 aux Capucins de Bulle six post-incunables bâlois[34] ayant appartenu à la célèbre bibliothèque de l'humaniste fribourgeois Peter Falck (1468-1519), dont la majeure partie des volumes ont été conservés jusqu'à nos jours dans l'autre grande bibliothèque capucine du canton, la bibliothèque des Capucins de Fribourg. Achevons ce petit tour d'horizon bien incomplet, en l'attente de données précises sur les provenances, une fois le catalogage du fonds terminé, en retraçant le parcours d'une des pièces les plus prestigieuses de l' « Ambrosianum », *La mer des hystoires* imprimée à Paris en 1488-1489[35]. Ce chef-d'oeuvre de l'imprimerie parisienne, richement illustré de gravures sur bois, appartient d'abord à Jean-Joseph Murith[36] (+ 1748), curé de Grandvillard 1697-1748, puis à Marie Murith, et enfin à un certain « Claude Gaëtan Yenny de Vuadens et de Morlon 1794 », avant de rejoindre les étagères de la bibliothèque des Capucins. Habent sua fata libelli !

Un arsenal de la pensée au service de la spiritualité franciscaine

Les 42 incunables et les 4000 volumes anciens qui, selon la convention signée, ont rejoint les fonds patrimoniaux de la Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg sont un témoignage intéressant d'une activité intellectuelle qui mériterait d'être explorée. Une étude approfondie de la provenance des ouvrages révèle la présence d'un clergé instruit, qui aime s'entourer de livres savants, essentiellement de théologie, et qui les utilise. La Contre-Réforme catholique semble avoir porté ses fruits, et l'on est bien loin, avec des curés comme Savoy ou Dafflon, de l'image d'ecclésiastiques incultes ânonnant leur latin. La richesse de la bibliothèque du couvent de Bulle nous invite également à démentir une autre image toute faite, celle de Capucins repus et goguenards, peu portés sur le travail intellectuel et le savoir livresque. Les ouvrages de la petite bibliothèque personnelle du Père Apollinaire Morel « témoignent du zèle ardent du bienheureux pour l'étude et de la vaste étendue de sa science »[37] ; certes, l'activité professorale du Capucin fribourgeois n'est pas vue d'un bon œil par tout le monde, y compris parmi ses confrères ; à Bulle, il enseigne quelques temps la philosophie (1780-1783) mais « un certain nombre de ses confrères, qui ne nourrissent pas [son] ardeur scientifique (…), ne l'apprécient évidemment guère ; sa jeune école leur semble bien plus encore importune. »[38] Un tableau de Père Apollinaire Morel conservé au Couvent des Capucins d'Altdorf, où il séjourna (1783-1785), nous montre le religieux en train de rédiger : il tient une plume dans sa main droite, un livre dans sa main gauche, et l'on



Scènes du déménagement de la bibliothèque du couvent de Bulle, 28 mai 2004. En haut, de g. à dr. : MM. Pierre Jacob et Grégory Beaud. (Photos : Hubert Waeber)

distingue en arrière-plan deux étagères fournies de volumes de grand format. Dans le cas du Père Apollinaire, la représentation de la bibliothèque sur le tableau ne relève pas de la simple convention picturale (topos) ; on se gardera bien, toutefois, de généraliser son itinéraire intellectuel et de considérer tous les Capucins comme d'érudits savants. Pourtant, si le parcours du Père Apollinaire ne constitue pas la norme, il ne constitue pas non plus, à l'opposé, un cas isolé. Comme disait en 1928 le Père Paul-Marie, d'Albeuve : « Il nous faut des hommes instruits, capables de faire face à toutes les difficultés des polémiques religieuses et à même d'être des guides éclairés du peuple et de ses chefs. Il est donc indispensable à nos jeunes clercs de faire de longues et fortes études ».[39] Des bibliothèques bien pourvues sont dès lors des outils indispensables, ce que Christian Schweizer appelle des « geistige Arsenale gegen Reformation, Aufklärung und Kulturkampf ».[40]

En guise de conclusion

Le conditionnement et le catalogage des volumes anciens de la bibliothèque des Capucins de Bulle nous permettra, dans quelques mois, d'étayer de manière plus concrète quelques hypothèses formulées dans la présente contribution, et sans doute de réviser quelques images reçues. Epargnée en 1848 par les mesures de confiscation des bien conventuels, qui permirent à la Bibliothèque cantonale de se constituer à partir, notamment, des anciennes bibliothèques des Jésuites (Collège St-Michel) ou de Hauterive, la bibliothèque des Capucins de Bulle côtoyera désormais d'autres prestigieuses collections patrimoniales imprimées ; elle continuera à témoigner, pour les siècles à venir, des préoccupations intellectuelles de ses anciens propriétaires, et à attester la générosité de ses anciens bienfaiteurs.

Notes

[1] *COTTIER, Athanase OFMCap. : La Chapelle de Notre-Dame de Compassion et le couvent des Pères Capucins de Bulle. Ingenbohl, 1913, p. 33.*

[2] *Bulletin officiel des séances du Grand Conseil du canton de Fribourg, (66), 1914, p. 145.*

[3] *Bulletin officiel des séances du Grand Conseil du canton de Fribourg, (66), 1914, p. 145.*

[4] *Ibid.*

[5] *Catalogus bibliothecae PP. Capucinorum conventus B.V.M., Bulli, 1862.*

[6] *HEITZ, Ernst : Die öffentlichen Bibliotheken der Schweiz im Jahre 1868. Basel, Schweighauser, 1872, I/62 et II/22.*

[7] *Député au Grand Conseil 1899-1919, figure en vue du monde politique fribourgeois et gruyérien de la première moitié du XX^e siècle, Antoine Morard fut administrateur de l'Hôpital de Marsens dès 1919. Voir sa nécrologie in Nouvelles Etrennes fribourgeoises, (75), 1942, pp. 220-224.*

[8] *Bulletin officiel des séances du Grand Conseil du canton de Fribourg, (66), 1914, p. 205.*

[9] *COTTIER, Athanase : Op.cit., p. 94.*

[10] *Bulletin officiel des séances du Grand Conseil du canton de Fribourg, (66), 1914, p. 205.*

[11] *Conseiller d'Etat 1914-1919.*

[12] *Bulletin officiel des séances du Grand Conseil du canton de Fribourg, (66), 1914, p. 205.*

[13] *FRANK, Karl Suso : « Gebaute Armut. Zur südwestdeutschenschweizerischen Kapuzinerarchitektur des 17. Jahrhunderts » in : Franzikanische Studien, (58), 1976, pp. 55-77.*

[14] *COTTIER, Athanase OFMCap. : « Les Capucins en Suisse » in : 1528-1928. Le livre du IV^me centenaire des Capucins. Courte histoire de l'Ordre et de la Province suisse. Fribourg, St-Paul, 1928, p. 56.*

[15] *RUFFIEUX, Callixte OFMCap. : « La prédication populaire des Capucins » in : 1528-1928. Le livre du IV^me centenaire des Capucins. Courte histoire de l'Ordre et de la Province suisse. Fribourg, St-Paul, 1928, p. 63.*

[16] *Ibid., p. 67.*

[17] *La Chapelle de Notre-Dame de Compassion à Bulle. Bulle, J. Ackermann, 1886, p. 29.*

[18] *COTTIER, Athanase OFMCap. : La Chapelle de Notre-Dame de Compassion et le couvent des Pères Capucins de Bulle. Ingenbohl, 1913, p. 35.*

[19] *MAYER, Beda OFMCap. : « Kloster Bulle » in : Helvetia Sacra V/2/1, 1974, p. 229.*

[20] *Cité par Christian SCHWEIZER : « Le biblioteche cappuccine nella Svizzera tedesca e romanda » in : Fogli. Informazioni dell'Associazione biblioteca Salita dei Frati Lugano, n° 21, 2000, p. 6.*

[21] *Cote Z 3/5.*

[22] *Cote Z 4/2.*

[23] *Cote Z 3/3.*

[24] *Cote Z 7/2 ; traduction : « Ex libris François Curton, 1636. Maintenant à l'usage de Bernard Savoy, acheté par lui audit Curton pour un juste prix 1641. Conservé chez les Frères Capucins à Notre-Dame de la Compassion de Bulle, 1674 ».*

[25] *Cote Z 2/5 ; traduction : « Ex libris Claude Blanchard, acheté au prix de 5 batz / Maintenant acquis en bonne et due forme par Bernard Savoy, prêtre. »*

[26] *Cote Z 3/1.*

[27] *Dellion IX/83.*

[28] *Cote Z 2/3 ; l'ex-libris de Majeux porte la date de 1639.*

[29] *Dellion IV/95.*

[30] *Curé de Villarepos 1649-1655, de Sâles 1660-1670 puis de Lentigny 1670-1681. Dellion, passim.*

[31] *Dellion II/298.*

[32] *Dellion XII/263.*

[33] *Voir notamment Fridolin BRÜHLART : Etude historique sur la littérature fribourgeoise depuis le moyen âge à la fin du XIXme siècle. Fribourg, St-Paul, 1907, pp. 101-105.*

[34] *WAGNER, Adalbert : Peter Falcks Bibliothek und humanistische Bildung. Bern, Haupt, 1926, pp. 66-67. Les six volumes en question sont décrits aux n° 124-129 du catalogue.*

[35] *Cote Z 6/1.*

[36] *Dellion VI/560.*

[37] *OTHMAR de Naefels OFMCap. : Pour la béatification de notre confrère le R.P. Apollinaire Morel de Posat (17 octobre 1926). S.l., [1926], p. 5.*

[38] *Ibid.*

[39] *« L'idéal et la vie du Capucin » in : 1528-1928. Le livre du IV^me centenaire des Capucins. Courte histoire de l'Ordre et de la Province suisse. Fribourg, St-Paul, 1928, p. 137.*

[40] *SCHWEIZER, Christian : « Kapuziner-Bibliotheken in der Deutschschweiz und Romandie, Bibliothekslandschaften eines Reforms-Bettelordens seit dem 16. Jahrhundert in der Schweiz nördlich der Alpen » in : Helvetia Franciscana, (30/1), 2001, p. 68 .*

La nouvelle Médiathèque est arrivée… en musique

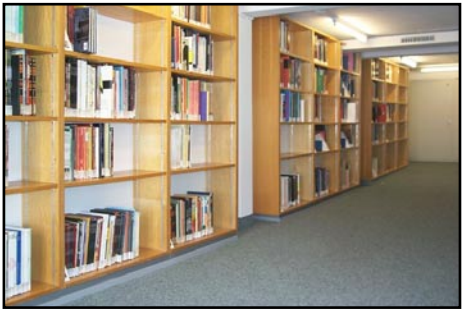
Emmanuel Schmutz

Neu an der neuen Mediathek sind nicht nur die Räumlichkeiten. Auf verdoppelter Oberfläche bietet sie nun auch neue Informationsträger an. Videos und DVD wie bisher, aber auch Hörbücher und Musik-CD in den Kategorien Jazz, Blues und World Music. Der Bücherbestand (darunter eine interessante Comics-Sammlung), der aus Platzmangel nach und nach bescheidener wurde (mehrere hundert Bände wurden in die Magazine gestellt), steht nun vollständig in der Freihandbibliothek. Und zu guter Letzt: die Spielfilme auf Videokassette sind in einem elektronischen Katalog erfasst, der interessante Suchmöglichkeiten bietet.

En 1988, le Centre d'initiation aux mass-média situé à la rue de Morat prenait le chemin de la BCU et devenait le Médiacentre fribourgeois. Seize ans plus tard, les locaux consacrés à la Médiathèque enrichie régulièrement devenaient trop étroits pour offrir en libre accès les nombreux documents et demandaient des nouvelles surfaces, des procédures de prêt plus rapides et fonctionnelles. Avec le concours du Département des Bâtiments, un lieu plus spacieux a pu être aménagé en profitant de la pause estivale et c'est le 20 septembre que la nouvelle Médiathèque a ouvert ses portes.

Située à gauche des guichets de prêt dans l'ex-salle des catalogues, augmentée de l'espace arrière c'est une superficie généreusement doublée et permettant d'offrir, de façon aérée et agréable, documents et livres en libre accès.

Vous y trouverez une riche collection de bandes dessinées (800), un panorama des plusieurs centaines de livres concernant le cinéma, un vaste choix d'ouvrages sur la photo mais c'est naturellement les non books qui occupent royalement cet espace.



La nouvelle médiathèque de la BCU. (Photos : Jean-Marc Gachoud)

Les non books

9000 documents vidéo sont complétés par 1000 cassettes à sujet patrimonial. 1200 DVD offrent un choix de fictions et de documentaires attractifs complétés par quelques 350 CD-Roms pluridisciplinaires.
Une centaine de livres audio ont fait leur apparition, façon de voir si cet engouement pour la littérature écoutée se confirme chez nos lecteurs.
Enfin, ce qui faisait terriblement défaut et était souvent demandé par nos utilisateurs : une discothèque.

Une discothèque

Un espace consacré à la musique, offrira encore cette année quelques mille CD : musique classique, jazz, blues, ethno et bien sûr du patrimoine fribourgeois. Voilà de quoi ravir un vaste public.
Vous en conviendrez, les privations de l'été qui ont fait grimacer quelques « accros » de cet espace culturel, seront vite oubliées et déjà dans quelques mois on se demandera comment on a pu vivre sans ces images et ces sons !

Mein Weg in und durch die KUB oder Von der handschriftlichen Liste zum elektronischen Verbundkatalog

Susanne Gapany

Meine bibliothekarische Laufbahn begann in einem kleinen Dorf bei Thun, wo mir als junger Lehrerin die Betreuung der Dorfbibliothek übertragen wurde. Diese war im Schrank hinten in meinem Schulzimmer untergebracht. Ich packte die Arbeit an und verfasste einen Katalog der «Sammlung» ein handschriftliches Register in einem Heft, und betreute jeweils am Mittwochabend während einer Stunde die Ausleihe.

Auf zwei Jahre Schuldienst folgten vier Jahre Studium der Germanistik, Geschichte und später Romanistik in Zürich, wo ich im Akademischen Orchester einen ETH-Studenten aus Freiburg kennen lernte. Ihm folgte ich nach Freiburg, heiratete und beendete mein Studium an der Universität Freiburg mit der Lizentiatsarbeit *Die Siedlungs- und Flurnamen der Gemeinde Überstorf im Kanton Freiburg* (veröffentlicht in *Freiburger Geschichtsblätter*, 57,1971). Ich benützte vorwiegend die Seminarbibliothek und das Staatsarchiv, aus der KUB holte ich mir nur ab und zu ein Buch. Das war 1969, noch vor dem Umbau, und ich erinnere mich nur noch schwach an den damaligen Ausleihschalter.

Inzwischen war mein erster Sohn Pierre Henri auf die Welt gekommen und ich hatte nach Abschluss des Studiums nun endlich Zeit zum Lesen. Aber nun fehlten mir die Bücher, denn im zweisprachigen Freiburg gab es keine deutsche Bibliothek. Dass ich in der KUB durch gezieltes Suchen im Katalog auch einige interessante Romane hätte finden können, wusste ich damals nicht. Ich glaubte, sie habe nur wissenschaftliche Bücher, vor allem für die Studenten und Forscher, im Angebot. Eine Meinung, die auch heute noch verbreitet ist.

Was tut «frau» in dieser Situation? Sie gründet eine Bibliothek. Zwar nicht ganz allein, aber im Rahmen einer bereits bestehenden Gruppe. Als ein Lokal gefunden und die Finanzen einigermassen geregelt waren, wählte ich zusammen mit Rita Siegwart von der KUB in der Hauptstelle der «Schweizerischen Volksbibliothek» in Bern (heute Bibliomedia) unseren ersten Bestand von 4000 geliehenen Bänden aus. Mit von der Partie war auch mein zweiter, noch ungeborener Sohn Jérôme, heute Bibliothekar in der Zentralbibliothek und im paläontologischen Institut der Universität Zürich.

Im April 1971 konnte hinter der Paulusbuchhandlung in der Pérollesstrasse die Deutsche Bibliothek eröffnet werden. Nachdem ich zwei Jahre lang als Sekretärin des Vereins der Freunde der Deutschen Bibliothek gewirkt hatte, wurde mir im Oktober 1973 die Leitung der Bibliothek übertragen, ein Amt, das ich bis heute

innehabe. Ich war zuständig für die Administration, den Bestandesaufbau und das Katalogisieren. Zwei Mitarbeiterinnen erledigten die Ausleihe. Mit dem Wachsen der Bibliothek, vergrösserten sich auch das Arbeitspensum und die Verantwortung. 1980 beschloss ich, meinem zweiten «Beruf», in den ich autodidaktisch hineingewachsen war, eine Grundlage durch eine Ausbildung zu geben und meldete mich für den BBS-Kurs in Bern an. Meine siebenjährige Arbeit in der Deutschen Bibliothek wurde als Praktikum anerkannt. Das Lösen der Bibliographieaufgaben aus dem Kurs machte mich auch wieder zur Benutzerin der KUB. Ich staunte nicht schlecht, als ich nach 12 Jahren die umgestalteten Räume betrat. In den kurzen freien Stunden, die mir neben Haushalt und Familie blieben, suchte ich in Bibliographie- und Lesesälen nach den Lösungen meiner Aufgaben. Ein ständiger Gast in der KUB wurde ich 1981 beim Zusammenstellen der Diplomarbeit *Bibliographie zur schweizerischen Ortsnamenforschung 1953-1980*, die ich 1983 durch einen Nachtrag bis 1982 erweiterte. Eigentlich hätte ich diese Arbeit laufend weiterführen wollen, doch die veränderte familiäre Situation erforderte ein zusätzliches Einkommen. So bewarb ich mich, glücklicherweise nun im Besitz des BBS-Diploms, um eine 50% Stelle in der Bibliothek des pädagogischen Instituts der Universität, und begann dort im Februar 1985 zu arbeiten. Zum Katalogisieren kam ich in die KUB, wo mich Denise Bourqui in die Geheimnisse des elektronischen Katalogisierens mit dem System «SIBIL» des Westschweizer Verbundes eingeführte. Nach einiger Zeit erledigte ich auch noch Zusatzarbeiten für die KUB und 1987 erhielt ich dort eine 25% Stelle.
Das Hin und Her als «fliegende" Bibliothekarin in drei Bibliotheken wurde mir nach fünf Jahren zu mühsam, ich kündigte die 50% Stelle im pädagogischen Institut und wechselte ganz in die KUB, wo ich nun zu 75% angestellt war. Neben meiner Haupttätigkeit in der Katalogisierungsabteilung (Formal- und Sacherschliessung) und der Arbeit im Öffentlichkeitsbereich (Informationsstand und Führungen), war ich auch verantwortlich für den Kontakt zu den allgemein öffentlichen Bibliotheken des Kantons. Von 1985 bis 1999 war ich Mitglied der Kantonalen Kommission der allgemein öffentlichen Bibliotheken, die ich von 1993 bis 1999 auch präsidierte. Dazu kamen Sitzungen im Vorstand der SAB Deutschschweiz (Schw. Arbeitsgemeinschaft der a.ö. Bibliotheken), in der Urherberrechtskommission der BBS und im Bibliotheksrat der deutschen und rätoromanischen Schweiz der Bibliomedia, dessen Präsidentin ich seit 1994 bin. Dies alles bereicherte meine Arbeit und schaffte mir zahlreiche Kontakte in den Bibliothekskreisen der ganzen Schweiz.
Einige Highlights aus meiner KUB Zeit: In bester Erinnerung bleibt das Fest zur Feier des millionsten Buches im RERO «La fête du million» vom 20. September 1988 in Montrichier, das uns Bibliothekarinnen und Bibliothekaren aus dem RERO, die einander meistens nur als Codenummer kannten, die Möglichkeit bot,

Überreichen der Wettbewerbspreise, Generalversammlung der BBS 1990

diese Nummer durch ein Gesicht und einen Namen zu ergänzen. 1990 folgte die Generalversammlung der VBS (jetzt BBS) in Freiburg mit grossem Wettbewerb und Rahmenprogrammen, wo ich im Organisationsausschuss mitwirkte, vor allem bei der Zusammenstellung der Publikation *Le printemps des bibliothèques fribourgeoises = Aufbruch im Freiburger Bibliothekswesen*.

Nach beinahe 20 Jahren, mit der Erreichung des AHV-Alters, nehme ich nun Abschied von der KUB. Dies, wie so oft im Leben, mit einem lachenden und einem weinenden Auge. Durch die stetige Beschäftigung mit Büchern aus den verschiedensten Gebieten, hauptsächlich Psychologie, Altertumswissenschaft, Informatik, Patristik, Geschichte und Theologie erweiterte ich, sozusagen als Nebenprodukt, mein Wissen. Im Büro und in den Sälen hörte ich täglich drei unserer Landessprachen und konnte mir so auch im Italienischen einen passiven Wortschatz aneignen. Dazu kamen die zahlreichen Deutschschweizer Dialekte der Studenten, eine «Ohrenweide» für die Dialektologin. Nicht zu unterschätzen sind auch die menschlichen Kontakte inmitten des bunt zusammen gewürfelten Personals. Wenn ich euch manchmal auch etwas unnahbar erschien, ich habe euch alle geschätzt und werde euch bestimmt vermissen. Ich freue mich auf die neu gewonnene freie Zeit und ein etwas gemächlicheres Leben. Endlich werde ich wieder vermehrt auch tagsüber Bücher lesen können. Die Musik, bisher in die Randstunden verbannt, wird ihren Anteil ausbreiten und ich werde meine schöne Wohnung mit Aussicht über die Stadt bis in den Jura endlich mehr geniessen können. Den Kontakt zum Beruf verliere ich nicht, da ich ja in der Deutschen Bibliothek weiterhin als Leiterin und Mitarbeiterin zu 25 % tätig sein und in dieser Funktion auch mit der KUB in Verbindung bleiben werde. So sage ich euch allen herzlichen Dank für die Begleitung auf meinem Weg durch die KUB und «auf Wiedersehn».

33 Jahre im Dienste des Buches für alle: zum Rücktritt von Susanne Gapany als Bibliothekarin der KUB

Bernhard Flühmann, Walter Haas

Ce flashback sur la vie de Susanne nous est offert par deux personnes extérieures à la BCU : Walter Haas, professeur de germanistique à l'Université et ancien camarade d'études, et Bernhard Flühmann, président du Comité de l'Association des amis de la Deutsche Bibliothek. Un hommage à quatre mains empreint de sympathie et d'amité.

Bücher seien die besten Freunde, sagt man, aber Freunde muss man zuerst finden. Bibliothekarinnen und Bibliothekare haben es sich zum Beruf gemacht, Lesende und Bücher in Freundschaft zusammenzuführen, und für Susanne Gapany ist dieser Beruf zur Leidenschaft geworden. Wenige in unserm Kanton dürften so vielen Menschen den Zugang zum Buch ermöglicht haben, wie sie, und sie hat niemanden auf dem Weg durch das Bücherlabyrinth allein gelassen.

Begonnen hat Susanne Gapany als Lehrerin, um dann Germanistik zu studieren. Sie schloss das Studium 1969 mit einer Arbeit über die Siedlungs- und

Am Ausleihpult der Deutschen Bibliothek, 1990, noch ohne Computer

Flurnamen ihrer Herkunftsgemeinde Überstorf ab, die (selten genug für eine Lizentiatsarbeit) gedruckt wurde. Mit der Gründung der Deutschen Bibliothek der Stadt Freiburg vertauschte die Namenkundlerin 1971 die Fluren Überstorfs mit den Gängen zwischen Bücherregalen. Sie spielte eine wichtige Rolle bei der Auswahl der Bücher für die neue Institution, aber sie war sich nicht zu gut, auch die weniger bibliophile Arbeit der Sekretärin des Trägervereins zu übernehmen. Seit 1973 wirkt sie als Leiterin der Deutschen Bibliothek. Um ihrer Aufgabe stets besser gewachsen zu sein, bildete sie sich 1980/81 zur Diplombibliothekarin aus. Während der dreissig Jahre, die sie der Bibliothek nun vorsteht, wuchs die Ausleihe um das Fünffache – man kann sich vorstellen, wie viel Arbeit sich hinter diesen Zahlen verbirgt, aber auch wie viel Belohnung durch den Umgang mit den zahllosen meist jugendlichen Büchernarren. Susanne Gapany verkörpert die Deutsche Bibliothek geradezu, und die Rechtsform dieser Institution, die zwar durch die Stadt Freiburg finanziert, aber von einem Verein getragen wird, entspricht ihrer engagierten Persönlichkeit auf ideale Weise. Deshalb hat sie sich auch entschlossen, der Deutschen Bibliothek nach ihrer offiziellen Pensionierung noch eine Weile treu zu bleiben.

Die «Bibliotheken für alle» lagen Susanne immer am Herzen, und sie setzte sich für sie auch als Mitglied kantonaler und nationaler Kommissionen ein. Diesen Einsatz hielt sie aufrecht, nachdem sie 1985 eine Teilzeitstelle an der Kantons- und Universitätsbibliothek übernommen hatte, wo sie vor allem die anspruchsvollen Tätigkeiten der Katalogisierung und Beschlagwortung ausgeübt hat. Und auch hier bewährte sie sich bei einem wesentlich andern Publikum in der Öffentlichkeitsarbeit.

Nun zieht Susanne Gapany aus dem Bücherlabyrinth der KUB aus. Wird sie jetzt auch der Namenkunde wieder etwas Zeit widmen können? Trotz ihrer enormen Verdienste um das geschriebene Wort wagten es nämlich einige germanistische Kollegen heimlich zu bedauern, dass Susanne ihre erste Liebe so lange vernachlässigen musste. Es besteht ja kein Grund zur Befürchtung, sie könnte ob der Namen die Bücher vergessen.

Wir wünschen Susanne Gapany alles Liebe und Gute für die kommende schöne Zeit, verbunden mit unserm herzlichen Dank für alles, was sie für uns in den vergangenen Jahrzehnten geleistet hat.

Alex Pfingsttag : un homme de passions

Emmanuel Schmutz

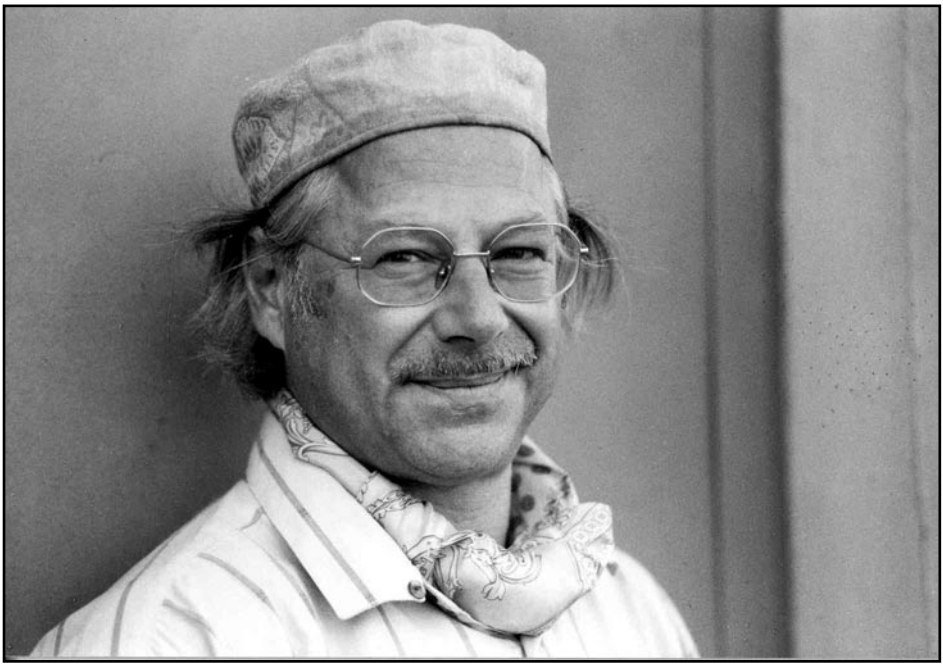
Nach 30 Jahren Staatsdienst wendet sich eine Seite um im Leben von Alex Pfingsttag : er geht in Pension. Er hat im letzen *BCU Info* in «Propos sur nos images d'autrefois» sehr hübsch gesagt, dass eine neue weisse Seite potentiell alle möglichen enthält... Aber 30 Jahre beruflicher Aktivitäten füllen in einem Lebensbuch spannende Kapitel.

L'enseignant

C'est à quelques mètres de la BCU, dans le bâtiment du Plaza, qu'a commencé l'activité d'Alex, à l'époque où l'Instruction publique y avait ses bureaux. Il avait en charge l'éducation au cinéma en milieu scolaire pour les classes alémaniques. Puis en 1975, ce fut le déménagement rue du Pont Suspendu en face de la poste du Bourg où le rejoignit M. Gérald Berger. C'était l'époque du Super8 et des réalisations de films avec les élèves. De nombreux prix obtenus dans les concours nationaux couronnèrent les productions de ses étudiants dont témoignent encore des trophées conservés dans les abris du Médiacentre. En 1977 c'est un nouveau déménagement dans les locaux de L'Ecole Normale à la rue de Morat, où vit le jour le Centre d'initiation aux mass médias et commença à se constituer une médiathèque. C'est aussi à cette époque qu'il créa Cinéplus avec G. Berger, en appui culturel à l'éducation aux médias. Durant cette période consacrée à l'enseignement, il réalisa entre autre un moyen d'enseignement destiné à l'étude de la radio. En 1988, ce service rejoignit les locaux de l'ancienne Bibliothèque de la ville et fut rattaché à la BCU avec un nouveau challenge : la conservation du patrimoine audiovisuel cantonal.

Le conservateur

Alex fut déchargé de ses mandats pédagogiques pour endosser ceux de conservateur et consacrer la majeure partie de son temps à cette importante et précieuse tâche de mémoire. Tout devait se penser, se construire et s'élaborer selon des règles et des normes afin que ce patrimoine fragile prenne le chemin de l'éternité pour notre mémoire cantonale. Alex fut ainsi chargé d'investiguer et surtout de rédiger un rapport permettant d'apprécier la situation et de fixer les priorités. Ce document, *Sauvegarde et conservation du patrimoine audiovisuel*, reste un outil de référence pour apprécier tout ce que cette mission de conservation implique en moyens et forces de travail pour conduire idéalement cette importante tâche. La réalité est parfois moins généreuse mais finalement conjuguer le concret au quotidien est souvent étonnant. Notre conservateur en



Alex E. Pfingsttag. Locarno, Festival international du Film, 15 août 1996. (Photo : Anne Roussel)

conviendra : l'abri de biens culturels est rempli. Les fonds de nombreux photographes et cinéastes sont en sécurité et d'autres en prendront le chemin.

Le passionné

C'est toujours avec passion et animé d'une curiosité insatiable qu'Alex menait ses recherches. La collection de cartes postales, qui compte aujourd'hui quelques 20'000 pièces, témoigne de cet acharnement jubilatoire à l'exhaustivité et fera le bonheur des chercheurs futurs. Et puis, il est impossible d'oublier l'aventure des cartes de Saint Nicolas avec la luxueuse publication et l'exposition qui ont laissé un goût de « bischof » et de biscôme dans les couloirs, tout comme récemment la mise en valeur de l'œuvre de Benedikt Rast. Mais c'est aussi en parfait bilingue et en virtuose de la nuance qu'il contribua à de précieuses traductions pour une harmonieuse et respectueuse communication cantonale.

Les autres passions

Il faudrait aussi évoquer les autres passions d'Alex, celles du gourmet gastronome, de l'œnologue, du collectionneur de verre, de l'amateur d'art…et bien sûr du photographe dont les nouvelles disponibilités permettront un épanouissement total…

Au moment où la page se tourne, c'est un merci que nous lui adressons pour les complicités professionnelles et les importants défis menés durant toutes ces années, même si la vie ne fut pas toujours un long fleuve tranquille. Nous lui souhaitons une retraite active et créatrice. Comme le disait un personnage de François Truffaut, « J'ai hâte d'être vieux parce que je m'intéresse à tout et j'aurai enfin du temps… » Donner du temps au temps pour voir le monde dans sa poétique originelle, loin des agitations si importantes mais finalement ô combien relatives, redécouvrir un livre qui fait grandir… et acquérir cette délicate et subtile alchimie : vivre sereinement en compagnie de soi-même comme disait Cicéron.

Les passions, répétait Voltaire, sont les vents qui font aller le vaisseau au risque de le submerger parfois. A l'aventurier de la culture qu'Alex fut et qu'il sera toujours, à l'homme aux mille projets, simplement : Bon vent !

Trente ans au service du Médiacentre

Alex Erik Pfingsttag

Un peu de préhistoire ou Qui était AEP avant le Médiacentre ?

En 1973, je venais de terminer ma licence en Lettres et l'Institut de Journalisme, avec spécialisation cinéma et TV. Durant ma période universitaire (où, dans la phase finale, je m'occupais aussi du Service de Presse), j'avais créé un truc que j'avais baptisé l'Uni-Filmforum, où j'invitais les cinéastes suisses les plus renommés (parfois aussi des actrices, p.ex. Delphine Seyrig) avec leurs films, et je dirigeais des débats après la projection. J'ai lancé (avec d'autres) le Théâtre Universitaire de Fribourg (qui a donné, plus tard, naissance au Théâtre du Stalden), j'ai tourné mon premier court-métrage en 16mm d'après un Petit poème en prose de Baudelaire, qui a représenté la Suisse au Festival de Rapallo, et j'ai obtenu une bourse de la Confédération pour la photographie. Mon professeur de cinéma, Stephan Portmann, m'a balancé de force (qu'il en soit ici remercié) dans la traduction simultanée aux Journées du Cinéma Suisse de Soleure, où Moritz de Hadeln m'a pêché pour le Festival de Nyon et celui de Locarno (et, plus tard et pour 22 ans, Berlin), qu'il dirigeait à l'époque, et où il m'a aussi confié l'agréable mission de présenter les réalisateurs et les acteurs/actrices avant les projections et d'animer les discussions ou conférences de presse après. J'ai pris un plaisir fou à toutes ces activités, que je n'avais aucune envie d'abandonner. Il fallait donc trouver un métier qui me permette de continuer sur cette lancée, tout en me permettant d'en vivre…

C'est là que l'idée d'un Médiacentre a surgi. Je me suis dit que ça ne servait à rien que des cinéastes comme un Visconti tournent des films pleins de subtilités jusque dans les moindres détails, si les gens, abrutis par des émissions de télévision de plus en plus rapides et superficielles, n'étaient plus en mesure de les déchiffrer, de les goûter, de les apprécier. Là, il y avait quelque chose à creuser ! Alors je suis allé trouver le Directeur de l'Instruction Publique, Max Aebischer, et je lui ai expliqué que, dans le temps, l'éducation des enfants reposait peut-être sur trois piliers : la famille, l'école et l'église, mais qu'entre temps, un quatrième pilier s'était massivement développé : les mass-média. Il suffisait de voir les petits bambins plantés devant la télé pendant que maman faisait la cuisine, influencés par les spots-TV et toutes sortes d'émissions prévues pour eux ou pas, ou de voir les plus grands dévorer des bandes dessinées et apprendre que les grands blonds aux yeux bleus sont les gentils, tandis que les noirauds mal rasés sont des méchants etc. Il fallait donc faire quelque chose, à tous les niveaux scolaires, à longueur d'année (contrairement au colportage ou guest-staring que faisaient déjà deux pionniers de l'éducation cinémato-

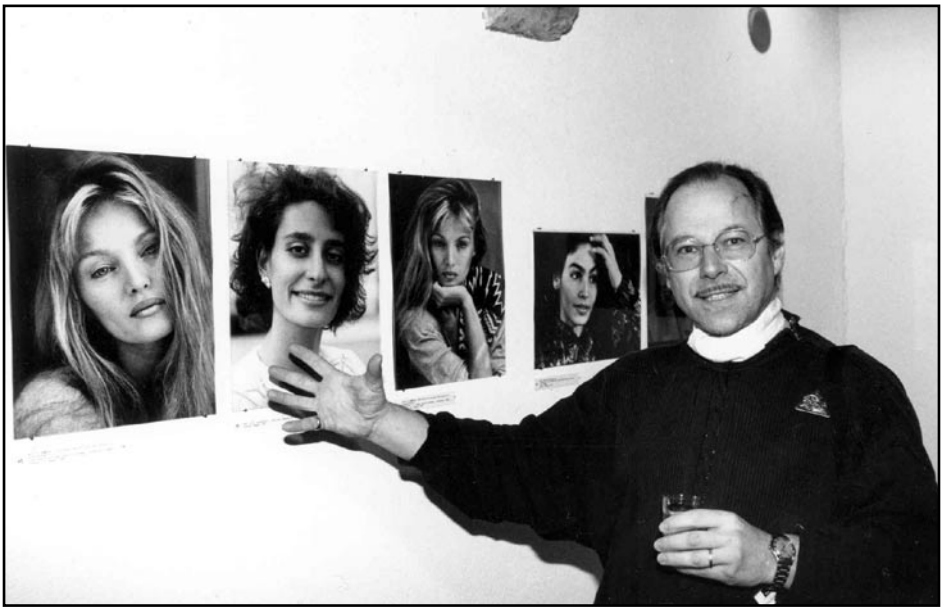
graphique et télévisuelle, Joseph Rey et René Sudan, qui passaient de temps en temps dans les écoles pour montrer un film ou une émission de télévision et en discuter) et englobant tous les médias. Il fallait permettre aux jeunes de comprendre notamment comment fonctionnent les médias, comment ils manipulent, comment on peut se défendre contre ces manipulations, mais aussi, comment on peut utiliser soi-même les médias pour s'exprimer. Pour cela, un centre spécialisé ne pouvait être qu'utile, pour élaborer des programmes, former les enseignants et leur mettre à disposition tout le matériel dont ils pouvaient avoir besoin : une cinémathèque sur support vidéo, une bibliothèque spécialisée, des revues... Notre entretien a du être convaincant, puisque le feu vert est venu quelques semaines plus tard. Mais voilà, ce n'était pas prévu au budget. Il fallait attendre août 1974 pour lancer l'aventure du Médiacentre. En attendant, je gagnais ma vie en donnant des cours de cinéma pratique à l'Université populaire, à l'Ecole pour Educateurs spécialisés à Givisiez, en écrivant des articles sur le cinéma, sur la danse…

Le Médiacentre démarre il y a 30 ans, en août 1974

C'est d'abord au Plaza, un étage sous la Direction de l'Instruction Publique de l'époque, que j'installe ma table, ma chaise, mon Hermès 3000, mes premiers crayons, stylos et gommes, puis, après quelques mois, à la Rue du Pont Suspendu, au-dessus du « Petit Paris », où Gérald Berger (l'actuel « Ministre de la Culture » de l'Etat de Fribourg) vient me rejoindre. Nous avons la même vision des choses, nous créons le CIMM (Centre d'Initiation aux Mass-Média), que j'ai appelé dès le départ (*Freiburger Medienzentrum*) en allemand. Nous nous complétons à merveille : lui s'occupe de la partie francophone du canton, moi de la partie alémanique ; lui se penche plutôt sur l'aspect théorique du sujet (sémiologie de l'image, etc.), moi, je m'occupe plus des choses pratiques (options cinéma, photo, vidéo, semaines thématiques…). Tous les deux, nous programmons des projections de films – un par trimestre – pour les élèves surtout du secondaire supérieur, avec fiches d'accompagnement et, souvent, débats avec les élèves après la projection.

La naissance de Cinéplus et de la Sélection des Journées du cinéma suisse

J'ai fait partie des membres fondateurs et du Conseil de l'Alliance française de Fribourg (que j'ai présidée pendant huit ans, au cours desquels j'ai eu le plaisir de faire venir à Fribourg Michel Tournier, Jean d'Ormesson, Eugène Ionesco, René de Obaldia et bien d'autres). Et comme l'Alliance de Locarno avait un cinéclub qui marchait bien, et que j'avais la nostalgie de mon Uni-Filmforum, j'avais très envie de créer quelque chose pour l'Alliance française de Fribourg. C'est Gérald Berger qui m'a convaincu qu'il valait mieux le faire dans le cadre



Alex E. Pfingsttag. Vernissage de l'exposition « Festival Meetings » à la Freitagsgalerie à Soleure.

de notre travail pour la Direction de l'Instruction Publique et pour un public plus vaste (le Cinéclub de la Ville n'existait plus, et celui de l'Université était complètement politisé et ne s'intéressait pas le moins du monde au 7ème Art). Ainsi est né, il y a 26 ans, le CINEPLUS qui dure toujours, avec ses versions en v/o avec sous-titres français et allemands.
Pendant 9 ans (à partir de 1982), j'ai aussi essayé d'amener à Fribourg ce qui me semblait le meilleur, le plus passionnant, le plus intéressant des Journées du Cinéma Suisse de Soleure, mais vu le manque d'intérêt du public pour les films Suisses, taxés d'office d'ennuyeux, il m'a semblé que l'investissement en temps et en énergie était trop grand par rapport au résultat, et j'ai arrêté. Mais il y avait d'autres créneaux à prendre : il y a vingt ans, avec Gérald Berger, on s'est battu pour obtenir de l'Etat le Belluard (qui servait à l'époque de dépôt de matériel), et nous avons créé, avec une dizaine d'autres passionnés, le Festival du Belluard/Bollwerk, où j'ai programmé le cinéma et la danse durant les premières éditions.

De plus en plus, un pilier culturel vient s'ajouter au pilier pédagogique

Entre temps, le CIMM avait emménagé dans les bâtiments de l'Ecole Normale, à la rue de Morat, qui disposait d'une salle de cinéma (Aula avec cabine de

projection 16 et 35mm) et dont le hall d'entrée offrait aussi la possibilité de monter de petites expositions, liées au cinéma, à la photographie, à la bande dessinée, à la publicité. (Il y a aussi eu, sous le titre « La grande Illusion » une belle complicité avec la Cinémathèque Suisse et le Musée d'Art et d'Histoire.) Et puis, un jour, Gérald Berger est parti à l'Instruction Publique pour prendre la responsabilité des affaires culturelles, et la DIP est devenue la DIPAC. Emmanuel Schmutz, venu de Paris avec un détour par Châtel-St-Denis, l'a remplacé au CIMM et a continué son œuvre avec la même passion.

Les plus beaux souvenirs de la période du CIMM

Les souvenirs les plus intenses sont étroitement liés à la possibilité de pouvoir donner aux jeunes la passion pour ce que j'aimais particulièrement, de leur faire découvrir des films, des musiques, des atmosphères, des ambiances, certaines formes de beauté, des approches plus sensibles de la réalité, de leur entourage ; de leur apprendre à raconter des histoires avec des images et des sons, de les sensibiliser, de leur faire accepter de vivre leurs émotions sans en avoir honte.

Et d'avoir aussi, de temps en temps, même des années plus tard, des signes concrets que les petites graines qu'on a semées sont devenues de belles orchidées en fleur. Comme par exemple cette lettre reçue il n'y a pas si longtemps d'une élève d'il y a plus de vingt ans, qui m'écrit d'Afrique en substance : « Vous m'avez non seulement ouvert les yeux et les oreilles, mais aussi la sensibilité, et si je ne vous avais pas eu comme prof, je n'aurais pas vu la moitié de ce que je vois, et je serais passée à côté de plein de choses merveilleuses… » Ça fait du bien de voir, dans quelle mesure, dans certains cas, on a réussi à atteindre son but, et que donc ça valait la peine de « semer à tout vent ». Une autre fleur? Quand mon ex-élève en option cinéma, Sascha Weibel, a reçu le Prix du Public au Festival Cinéma Tout Ecran de Genève pour son deuxième long-métrage, « Les dernières vacances », il a déclaré, au moment de toucher son prix, que s'il n'avait pas rencontré au bon moment un prof de cinéma qui a su lui transmettre le feu sacré, il serait sans l'ombre d'un doute en train de vendre des lavabos et des cuvettes de WC (que fabriquait son père) au lieu de s'épanouir en tournant des films.

En 1988, le CIMM s'installe à la BCU et devient, en français aussi, le Médiacentre fribourgeois

C'est en août 1988 que le CIMM déménage à la BCU et que le Freiburger Medienzentrum devient aussi le Médiacentre fribourgeois. C'est en effet un concours de circonstances heureux qui fait que la constellation est optimale : par le déménagement de la Bibliothèque de la Ville dans les bâtiments de l'ancien

Alex E. Pfingsttag. Tournage du film « Dans une cage dorée ... », juillet 1967.

Hôpital cantonal, des locaux se sont libérés. Martin Nicoulin, directeur de la BCU, souhaite ouvrir sa bibliothèque aux non-books. Le Médiacentre, à l'étroit à la rue de Morat, cherche plus de place, et souhaite en même temps rendre le Centre accessible et utile à un public plus vaste que les seuls enseignants. Et la DIPAC, consciente de la fragilité des images et des sons, souhaite – alors que des milliers de négatifs de Benedikt Rast ont été miraculeusement sauvés *in extremis* de la benne à ordures par Hermann Schöpfer, du Service des Biens culturels, et que Disques Office envoie déjà ses disques 33-tours à la casse suite au lancement du CD – que quelqu'un s'occupe systématiquement du sauvetage et de la conservation du patrimoine audio-visuel. Et c'est la mission qu'on me destine, parce que j'ai, me dira-t-on, une âme de collectionneur/entasseur, que j'aime et pratique depuis longtemps pratiquement tous les médias, que je suis un croisement entre un chien de chasse et un diplomate, et que je suis bilingue! Bon, ben alors voilà !

Un changement d'orientation avec plus de « pour » que de « contre » ?
J'adorais mon travail avec les jeunes (ça maintient jeune), ce travail d'éveil et d'incitation à la créativité. J'aimais beaucoup aussi notre bureau près de la Porte de Morat, sis au rez-de-chaussée, avec ses grandes baies vitrées qui donnaient

sur le parc de l'ancienne villa Diesbach, avec son biotope, ses canards et ses écureuils, ses marguerites et ses jonquilles. Un vaste espace partagé à trois.
Alors l'idée de me retrouver encavé jusqu'à la retraite dans une cellule individuelle, avec un mur de béton devant le nez, ne me semblait pas particulièrement réjouissante. Par contre, l'idée de reprendre, au milieu de ma vie active, quelque chose à zéro et d'essayer d'en faire quelque chose, c'était un challenge aussi séduisant qu'enthousiasmant, et je me suis beaucoup réjoui de prendre le taureau par les cornes. Il a fallu voir ce qui existait déjà (pas grand-chose), voir ce qu'il y avait à faire (pratiquement tout), voir comment le mettre en route, comment le classer (finalement d'après le même système que le patrimoine fribourgeois imprimé), faire savoir qu'on existe et ce qu'on fait, créer un réseau de fournisseurs (marchands de cartes postales, brocanteurs, particuliers), partir à la chasse… Dans le « Rapport sur la sauvegarde et la conservation du patrimoine audiovisuel fribourgeois » que j'ai livré en 1989, je suis arrivé à la conclusion qu'il fallait au moins quatre personnes à plein temps, si on voulait remplir sérieusement et scientifiquement la mission qui nous était confiée et pouvoir répondre aux besoins les plus urgents. Je ne demandais pas du luxe, mais un minimum vital...
Le fait d'être resté toujours largement en-dessous durant toutes ces années (je remercie au passage tous les Schmutz, Gachoud, Erismann, Dorthe, Emery, Schinz, Vuichard, Buntschu, Ducrey et autres pour leur précieuse collaboration) a eu pour conséquence de bloquer certaines pistes pourtant intéressantes, de me pousser à passer d'une urgence à la suivante (traductions comprises), et d'avoir rendu difficilement réalisable mon désir d'être toujours à jour pour le rangement ou le catalogage.

Un bilan plus que positif malgré le manque d'argent et de personnel

C'est vrai que quand je regarde le résultat de ce travail de mise en place et de consolidation dans son ensemble, il y a tout de même de quoi être satisfait.
Quand je vois dans la nouvelle Médiathèque les quelque 2'500 films en allemand que j'ai amoureusement choisi un par un au fil des ans (et les 3'800 autres, sélectionnés par Emmanuel Schmutz et Jean-Marc Gachoud pour la partie française), plus tous les livres et revues sur les médias (et la photographie en particulier), les BD, les DVD (et la nouvelle discothèque dont j'aurais eu terriblement plaisir de m'occuper aussi), je me dis que notre public dispose d'une offre absolument unique en Suisse, et je m'imagine quel aurait été mon bonheur si j'avais disposé d'un tel instrument de travail, de culture et de plaisir à l'époque où j'étais à l'Uni.
Et quand je regarde le patrimoine audiovisuel, où il n'y avait pratiquement rien quand nous sommes arrivés à la BCU, on peut dire que le Canton de Fribourg a

fait un sacré bond en avant : avec les Fonds Mülhauser, Rast, Thévoz, Ramstein, Lorson, Gross, de Weck/de Gottrau…, certainement plus d'un million de photographies (dont près de 15'000, cartes postales comprises, sont déjà directement accessibles sur Internet, grâce à Emmanuel Schmutz, au professeur Gschwind de la Bilderbank à Bâle, à nos catalogueurs et à ceux qui les ont formés) ; 20'000 cartes postales ; plus de 350 disques ; plus de 600 CD, plus de 700 autres documents audio et près de 1'000 films et vidéos d'auteurs fribourgeois ou à sujet fribourgeois, je crois qu'il y a de quoi être fier du résultat.

Un sain mélange de coups de cœur et de déceptions, de joies et de révoltes durant les 16 ans d'aventure patrimoniale à la BCU

Evidemment il y eu des moments forts et intenses, et ils touchent des domaines très variés : ça va de l'accueil chaleureux et convivial par l'équipe de la reliure, toujours prête à rendre service, en passant par la découverte, dans une brocante, d'une carte postale géniale qu'on n'a jamais vue nulle part ailleurs, ou de la naissance d'un « Saint-Nicolas à la carte » et la sortie des rotatives des images bien encrées de Benedikt Rast jusqu'à l'attente impatiente du prochain CD de Thierry Lang. Il y aurait de quoi écrire tout un livre sur ces multiples moments de battements de cœur, où le détective parvient à dépatouiller des fils inextricables, l'explorateur tombe sur une piste désespérément camouflée, où le diplomate parvient à rapatrier un Fonds réputé imprenable.

Il est logique qu'à côté des coups de cœur, il y ait aussi des déceptions, des regrets, voire des coups de gueule. L'un ne va pas sans l'autre. A part le manque permanent d'argent – qui ne facilite pas les choses et qui fait que fin août le budget de l'année est épuisé, qu'on ne peut plus faire d'acquisitions ni réparer les machines en panne – et de personnel, il y a des regrets d'avoir été obligé de courir d'urgence en urgence, sans avoir eu le temps de réaliser des projets de recherches approfondies, d'expositions et de publications, de lettres circulaires aux fournisseurs de « Souvenir, quand tu nous tiens », aux directeurs de chorales et de fanfares ou aux professeurs du Conservatoire…. Et des révoltes – peut-être parce qu'au fond de moi-même, je me sens plus artiste que vraiment fonctionnaire – contre des régimes à plusieurs vitesses, où les uns ont la clé pour entrer par la grande porte et les autres seulement par la porte des domestiques, où les uns ont les compteurs qui tournent à certaines heures et certains jours, alors qu'ils s'arrêtent pour d'autres, où les uns peuvent transférer la totalité de leurs heures supplémentaires d'un mois à l'autre (même si je sais pertinemment qu'ils n'auront jamais le temps de les récupérer), et d'autres seulement 10 heures… Et parfois des rages de voir les talents de certains collaborateurs si peu utilisés, si peu récupérés pour le bien de l'institution pour laquelle ils travaillent, alors qu'ils donneraient volontiers

le meilleur d'eux-mêmes, pourvu qu'on leur en offre l'occasion (à condition, bien sûr, qu'on se soit intéressé à leurs personnes et leurs passions, dont ils ont fait preuve extra muros. Mais ça, c'est encore une autre histoire)… Il y a des colères contre des « flicages », contre des « bridages », contre des « taillages d'ailes » qui démotivent au lieu de stimuler, qui empêchent des envols (oui, oui, je sais, il y a des envols qui peuvent coûter cher, mais tout le monde ne va pas en Tunisie…), contre la « maladie des statistiques » qui tiennent plus compte de la quantité que de la qualité, et qui poussent les gens vers un stress toujours plus olympique du « plus vite, plus loin, plus fort, plus… » Des coups de gueule ? Oui, mais je les tairai, car ils sont infiniment petits et rares (et libérateurs) à coté de tous ces moments de petits bonheurs, de découvertes, de rencontres, d'ouvertures d'horizon, de puzzles jouissivement rassemblés, de trésors délicatement levés, de rayons de soleil descendant jusqu'au deuxième sous-sol, même lorsque dehors il vente et il pleut.

Le mot de la fin

Un mot, en grandes majuscules : MERCI.

Merci à l'Etat qui m'a permis de passer ce que certains appellent «la vie active» avec (essentiellement) du bonheur et de la passion, et qui a toléré mes bulles d'oxygène photographiques et festivalières. (Ne vous faites pas de soucis pour moi ; ma retraite ne sera pas moins active, même s'il n'y aura pas de compteur pour le mesurer. Des photographies, des films, des expositions, des publications, un peu d'écriture, des voyages et des amis m'attendent, si Dieu me prête vie et santé.)

Merci à tous mes collègues de la BCU pour leur collaboration, leur amitié, leur humour, leur gentillesse, leurs sourires, leurs conversations, leur bonne humeur, leurs confidences, leurs partages, leurs coups de main, les cafés, les apéros... Et merci à ceux et celles qui ne se reconnaissent pas dans l'énumération qui précède. Je sais qu'il y en a, va ! Ils ou elles, dans certains cas imbibé(e)s de préjugés, ont réussi, parfois accidentellement, parfois intentionnellement, à toucher, à blesser cet être hypersensible et donc facilement vulnérable que je suis (et j'en suis fier, car ça me permet de vivre plus intensément les bas et les hauts, et d'éviter la grisaille); mais cela m'a sans doute aussi permis d'avancer et de réfléchir sur moi-même. Peut-être aurait-il suffi qu'on se connaisse un peu mieux, pour faire la différence entre rumeurs, jalousies et réalité ? Peut-être aurai-je maintenant le temps de méditer sur tout cela, et de m'améliorer un peu ?

Bon vent à tous, et surtout à toi, Claudio Fedrigo, nouveau conservateur du patrimoine audiovisuel, qui vas reprendre le flambeau. Puisses-tu, à ton tour, prendre feu et devenir un chercheur passionné de pépites !

Personalia

Personalia

Personalia

Personalia

Personalia

Personalia

Personalia

Personalia

Le Roman

La floraison du bambou (II)

Christian Jungo

Résumé : Sur la plus grande des trois îles irlandaises d'Aran, un homme s'est établi, pour quelques jours, chez une certaine Bridget qui tient une pension. Ce n'est probablement pas un simple touriste de passage. Un jour, au petit-déjeuner, il apprend par les autres pensionnaires une tragique nouvelle que commente Bridget : le vol 112 en provenance de New York et à destination de Shannon s'est abîmé dans les flots. Accident ou attentat ? Tout le monde y va de son commentaire. Letuswork, c'est le nom de notre homme, ne dit rien, mais a l'air très troublé. Il part de la maison pour une petite excursion vers un fort ancien de l'île, tout proche de la pension. Là, il est saisi d'une très grande colère et a un accès de désespoir, car il pense qu'il a une part de responsabilité dans ce qui vient d'arriver sur le vol 112.

Parvenu à la limite de la falaise, Letuswork se redressa et sembla lancer un défi à l'océan qui s'étendait devant lui. Il fixa longuement l'horizon, insensible à la mer qui se gonflait et s'écrasait en contrebas, aux embruns qui se faisaient bras, mains et doigts comme pour tenter de le saisir, insensible aussi aux sternes arctiques audacieuses, portées par un vent violent qui quittaient leurs nids pour examiner cet intrus qui leur paraissait menacer leur colonie. Malgré la beauté sauvage de ce site et le perpétuel changement des couleurs qui affectait l'eau et la terre, Alan restait immobile. «Pourquoi ne pas en finir maintenant ?» pensait-il. Peu à peu, cette suggestion prenait possession de son esprit et tout lui paraissait simple. Un pas, un petit pas, un saut. Peut-être un mauvais moment à passer. Puis plus rien. On retrouverait son corps disloqué parmi les rochers. Sa vie aurait pris fin, mais les tourments de tant d'autres personnes auraient aussi cessé. Il n'y aurait plus de victimes, surtout plus aucun innocent sacrifié comme l'avaient été les 172 occupants du vol 112. «C'est si facile !» lui soufflait une petite voix doucereuse.

Brusquement, il fut ramené à la réalité. Il reprit en quelque sorte conscience, après la forte émotion qui venait de l'ébranler et sous l'emprise de laquelle il était tombé. Il avait suffi d'une scène que l'on n'observe certes pas tous les jours, mais qui est très commune dans la vie des rapaces : devant les yeux d'Alan un faucon pèlerin huit par deux fois et soudain fond sur sa proie et la buffète. Le cri du rapace avait-il distrait Letuswork de son rêve morbide ou la perception de la violence de la scène l'avait-elle plus impressionné encore ?

Il était difficile de le dire, mais une chose était certaine : un autre mouvement s'empara de son âme, un mouvement de révolte et de colère. «Non ! Ce serait trop facile ! On me poursuit, j'essaie de m'échapper et il faudrait encore que je consente à disparaître définitivement pour arranger mon bourreau. Non ! Ce serait trop inique ! » Il se retourna, toujours aussi indifférent à la beauté du paysage. Il bredouilla encore quelques mots et décida de regagner la maison de Bridget. Pour redescendre de Dún Aengus, il emprunta le même chemin qu'il venait de découvrir en y montant, quelques instants auparavant. Il était maintenant résolu à tout découvrir de cette histoire à laquelle il se trouvait mêlé sans trop savoir comment. Enfin, « à tout découvrir » semblait vite dit. Il était prêt à concentrer toute son énergie et à consentir tous les efforts, pour essayer de trouver une explication. Ce ne serait certes pas simple.

En descendant vers Kilmurvey, Alan repensait aux événements, d'un passé récent, qui l'avaient conduit des Etats-Unis en Irlande. Il n'y trouvait aucun signe, aucun embryon de réponse qui pût justifier sa situation présente. Il avait souvent passé en revue ces événements. Maintes et maintes fois, il avait analysé tel élément qui paraissait être une clef capable d'ouvrir cette porte qui interdisait l'accès à toute compréhension rationnelle de ce qu'il vivait. A chaque fois ne subsistaient que des questions sans la moindre réponse. Pis encore, une question en engendrait une autre qui, à son tour, en suscitait une troisième et ainsi de suite, en une chaîne infinie. Alan était pris de réels vertiges à voir se multiplier de la sorte des interrogations auxquelles il ne pouvait non seulement trouver des réponses, mais surtout mettre une terme. Une autre conséquence l'angoissait : quand bien même il eût pu rompre cette chaîne, aurait-il perçu vraiment le sens de ce qui lui arrivait ? La réponse restait, dans tous les cas, négative. Sa situation semblait sans issue. Elle avait même quelque chose de burlesque. Tout ce qu'elle paraissait pouvoir produire, si d'aventure il avait dû la révéler à quelqu'un d'autre, ce n'était qu'un énorme éclat de rire grotesque. Il se trouvait engagé dans une caricature de vie où il n'avait guère d'autre solution que de se laisser conduire d'un lieu dans un autre, d'une scène à une autre, tandis que ne lui était accordée qu'une seule faveur, la capacité de se voir devenir à mesure un personnage de plus en plus mauvais, évoluant dans une pièce de théâtre de plus en plus médiocre. Comment en était-il arrivé là ?

Tout avait commencé par un son discret, mais suffisamment fort pour être entendu d'une distance de plusieurs mètres. Alan percevait un bip modulé sur un seul ton, selon un rythme monotone. Il s'éveillait et ce son marquait le début de son éveil. C'était une sorte de point de départ dont il n'arrivait pas à mesurer l'importance qu'il pressentait pourtant. L'éveil était comme suspendu dans le vide. Alan ne savait pas dans quel monde il faisait surface. Il ignorait tout autant celui d'où il émergeait. Il tentait d'appréhender ce milieu étrange

qui l'entourait. Etait-ce un rêve ? Etait-ce une réalité bien concrète ? Y avait-il une vie en-dehors de ce bip et quelle vie ? Il était couché sur le dos, le buste légèrement surélevé, le torse à moitié nu, car il sentait une nette différence de température entre cette partie, plus froide, et le reste de son corps, plus chaud. Il tenta de mouvoir son bras gauche. Il réussit sans difficulté. Avec sa main gauche, il explora certaines parties de son corps : il toucha ses épaules, puis sa poitrine sur laquelle il sentit des électrodes, puis son bras droit qui lui parut partiellement immobilisé et envahi de pansements et d'une installation assez complexe qu'il prit pour une perfusion. Enfin, il mit la main à sa tête. Elle avait en quelque sorte disparu sous un épais réseau de bandes. Ce dernier geste lui avait coûté, plus que les précédents. Il laissa retomber son bras. Il n'osait bouger la tête. Soudain, la porte de la chambre s'ouvrit et un homme, vêtu d'une blouse blanche, entra, le sourire aux lèvres :

- Comment allez-vous, Alan ?

Sans même attendre la réponse, il poursuivit :

- Vous nous avez fait de grandes frayeurs, savez-vous ? L'infirmière vient de me dire que vous commenciez à reprendre conscience, n'est-ce pas merveilleux ? Après deux semaines de coma … Allons ! Nous allons faire quelques tests et je vous laisserai récupérer.

Tout ce qu'elle paraissait pouvoir produire, si d'aventure il avait dû la révéler à quelqu'un d'autre, ce n'était qu'un énorme éclat de rire grotesque.

Alan regardait, hébété, cet individu. Il était frappé par tant de sollicitude. Mais cette logorrhée subite qui le submergeait le déconcertait. La familiarité de cet homme le confondait encore plus. Voilà un médecin, à en juger par sa blouse, qui le traitait en ami de toujours, alors que lui, Alan, ne le connaissait pas. Que se passait-il donc ? Alan risqua tout de même :

- Qui êtes- vous ?

En posant cette question, il remarqua qu'il avait de la peine à articuler. Sa bouche était pâteuse. Il avait cependant l'air moins consterné que le médecin qui, en entendant cette question, semblait s'être changé en statue de sel. Avec le nom qu'il portait, cela pouvait d'ailleurs se comprendre ! Il reprit vite ses esprits et répondit :

- Mais je suis le docteur Steinsaltz, le neurologue de votre section à l'Agence. Vous savez bien … Langley, ce faubourg de McLean, en Virginie ? Chaque année, vous venez ici, au quartier général, pour une visite médicale et différents autres tests. Ça ne vous dit rien ?

Soupçonnant quelque chose de plus grave, le neurologue lui posa immédiatement les questions d'usage, en pareil cas. « J'aurais dû commencer par là ! » se disait-il. Il conclut son auscultation par ces mots :

- Je vous ai appelé «Alan» il y a quelques instants. Ce prénom vous dit-il quelque chose ? Non …? C'est bien votre prénom. Vous souvenez-vous de votre nom de famille ?

Alan le regardait, à nouveau, avec un air interdit. Il cherchait. Il allait trouver. Il ne pouvait pas avoir oublié son nom de famille. Il avait un prénom et il devait avoir un nom. Il répétait sans cesse mentalement son prénom, en pensant qu'à force de le dire et de le redire, le nom allait suivre. Mais rien ne venait. Rien ne sortait. Rien ne pouvait sortir, parce que sa tête était creuse. Un grand vide la peuplait. Il n'était plus personne, puisqu'il était incapable de retrouver ses racines. Il était quelqu'un, puisqu'il était là, couché dans ce lit, dans une clinique, comme un nouveau-né qui commençait à découvrir l'étrangeté des choses, à la fois en lui et autour de lui. Il dit simplement.

- Mon nom … ?

- Ne vous affolez pas, Alan ! reprit le neurologue pour le réconforter. C'est assez naturel après le choc que vous avez subi ! C'est probablement une amnésie passagère. Reposez-vous maintenant !

Deux jours passèrent. On avait enlevé les pansements de sa tête et Alan pouvait se mouvoir avec une relative facilité. On lui avait donné une explication plutôt sommaire sur les causes de son «accident» dont il n'avait retenu que quelques éléments. Au chapitre des points négatifs : un accident de la route, causé par un chauffard qui roulait à contresens et avait embouti sa voiture qui était démolie. Au chapitre des points positifs : il était seul à bord, donc il n'y avait pas d'autres passagers blessés et le système de sécurité avait bien fonctionné, ce qui expliquait, semblait-il, qu'il n'avait subi aucun dommage ni à la cage thoracique ni aux cervicales. Il n'en restait pas moins que sa tête avait heurté la vitre de la portière avant gauche, ce qui permettait de comprendre le coup sur la tête et les blessures sur le cuir chevelu. Pour le moment, Alan se contentait de ces quelques données. Sa mémoire le préoccupait davantage.

> Le vide s'était installé. Ce qu'Alan avait été ne comptait plus pour lui. Tout cela avait disparu.

Lorsque Steinsaltz arriva, Alan était en train de faire sa toilette. Plus précisément, il se coiffait ou, plutôt, il se livrait à un exercice assez périlleux qui consistait à mettre un peu d'ordre dans les parties rares de son crâne où subsistaient quelques cheveux et à éviter d'entrer en contact avec les longues et larges bandes de son cuir chevelu que l'on avait, en partie, rasé et où ne faisaient saillie que quelques croûtes de sang séché qui protégeaient quelques coupures superficielles et des zones qui devaient correspondre à des plaies plus profondes, car Alan pouvait mesurer leur longueur et leur largeur, en parcourant, des doigts, les aspérités que provoquaient les fils de suture qui en maintenaient encore

les lèvres unies. Le médecin l'ausculta de manière complète. Tout allait bien. Le corps récupérait vite, mais non l'esprit. Ce jour-là, Steinsaltz en apprit à Alan un peu plus sur son identité. Alan s'appelait Letuswork. Il était né à Kandy, sur cette île qui se nommait encore, à l'époque, Ceylan, d'un père britannique et d'une mère américaine. Il avait étudié à Eton, puis à Oxford, mais, après un séjour de quelques années à Princeton, il s'était établi définitivement aux Etats-Unis. Il avait été approché par un officier de l'Agence et, ainsi recruté, il travaillait, depuis longtemps déjà, pour celle-ci. Le neurologue ajouta, non sans une pointe d'ironie, qu'Alan était toujours célibataire. Toutes ces informations étaient importantes pour Alan. Elles lui disaient un peu mieux ce qu'il avait été, car il n'osait imaginer qu'il était toujours celui qu'on lui décrivait. Mais tout cela ne suscitait aucun souvenir en lui. C'était un peu comme si on lui parlait du personnage d'une œuvre littéraire. Il le voyait vivre au fur et à mesure qu'il en savait plus à son sujet, mais le personnage restait ce qu'il était, un être de fiction qui n'existait qu'en dehors de lui. Ni les révélations du neurologue étayées par des preuves irréfutables ni les lettres qu'Alan écrivait à ses amis les plus proches et que lui montra encore Steinsaltz, en espérant que, confronté à son écriture et à son style, Alan parviendrait à pratiquer une brèche dans ce mur d'oubli, ni même les photographies qu'il lui présenta, rien de tout cela n'ébranla sa mémoire. Le vide s'était installé. Ce qu'Alan avait été ne comptait plus pour lui. Tout cela avait disparu. Il n'y avait plus qu'un être maladroit qui portait le même nom qu'un certain Alan Letuswork dont certaines personnes savaient presque tout, mais dont lui n'avait revêtu que les oripeaux. Que devait-il faire : s'obstiner à tout nier d'un passé qu'il n'arrivait plus à faire revivre ou se lancer vers l'avenir pour y découvrir un monde totalement neuf ? Alan hésitait constamment entre ces deux membres de l'alternative qui lui paraissait offerte. Il savait pourtant qu'elle était factice. Il n'y avait pas à renoncer au passé pour embrasser un avenir qui se présentait d'ailleurs sans grands effets. Chaque fois qu'il rejetait, par fatigue, cette tentative de retrouver des traces de son passé, il voyait qu'il ne pouvait se diriger correctement vers l'avenir. Sa mémoire restait sa préoccupation première, car ce n'était qu'en la retrouvant qu'il restaurerait le fil perdu de sa vie et cesserait de faire tache dans ce monde dans lequel il venait de surgir.

Ces réflexions se mêlaient inconsciemment aux réponses qu'il donnait à Steinsaltz. Mais, progressivement, il faisait, à partir de cette conversation, deux constatations terre-à-terre qui l'intriguaient de plus en plus. La première concernait sa correspondance. Comment pouvait-on produire devant lui sa correspondance personnelle qui n'avait rien à voir avec l'Agence ? Toutes les lettres qu'on lui avait montrées faisaient partie de sa vie privée. Elles étaient une composante de cette intimité qui sied à chaque être humain, non un élément de vie publique. Parce

qu'elle trouve ses racines au plus profond de la personne, l'intimité possède ce caractère secret qui la protège des curiosités de toutes sortes. Seuls ceux qu'une personne accepte comme proches et fait entrer dans ce cercle peuvent, à des degrés divers encore, accéder à tout ou partie de ce que ce secret défend. Or, voilà qu'on lui montrait ce qu'il avait écrit de plus personnel, comme si l'on exhibait une preuve devant un tribunal, après que la police avait opéré une perquisition à son domicile et chez certains de ses amis. S'il se faisait une fausse idée de ce qu'il vivait en ce moment, il restait une autre explication : il aurait autorisé quelqu'un à se saisir de ses lettres et à les lire. Mais franchement, aurait-il compté Steinsaltz et son équipe, peut-être encore d'autres membres de l'Agence, parmi ses amis les pus intimes ? Alan en doutait. Il n'avait, bien sûr, aucune certitude. Il ignorait ce qu'avait pu faire autrefois le Alan Letuswork qu'on lui présentait. Mais lui, le nouveau Letuswork, puisqu'il fallait bien assumer cette identité, savait intuitivement qu'il ne devait pas en être ainsi. Ces lettres contenaient trop d'informations personnelles, de confidences, d'aveux de faiblesse et de déclarations d'amitié, pour avoir un quelconque rapport avec l'Agence ou pour être livrées naturellement à l'examen de quelques personnes dont, chose curieuse, aucune n'apparaissait ou n'était simplement citée, à quelque moment, dans le plus petit passage de l'une d'entre elles.

Plus anodin peut-être, pour qui n'était pas concerné, mais plus grave aux yeux d'Alan, apparaissait un autre fait qui se rapportait à l'examen d'une photographie. C'était une banale photographie, glissée au milieu d'une trentaine d'autres qu'on lui demandait d'identifier, dans l'espoir d'activer ses souvenirs. Lorsqu'il était tombé sur ce cliché, Alan n'avait ressenti aucune émotion particulière. Cette photo ne lui disait rien de plus que les autres. Il ne reconnaissait aucune des personnes qui y figuraient, aucun des éléments du paysage. En revanche, l'attitude de Steinsaltz l'avait frappé. Dès qu'Alan avait pris la photo, le neurologue s'était mis à l'observer avec plus d'insistance. Il le dévisageait, scrutant le moindre mouvement oculaire, la naissance ou l'animation de la plus petite ride de son visage. Il guettait le signe presque imperceptible qui aurait pu trahir un trouble intérieur d'Alan ou un début de fonctionnement de sa mémoire ou encore l'apparition ne fût-ce que de l'ombre d'un souvenir. Alan n'était pas dupe. Qu'est-ce que cette photographie recelait de si important ? Pourquoi Steinsaltz redoublait-il ainsi d'attention ? Les soupçons d'Alan grandirent lorsqu'il demanda quelles étaient les personnes figurant sur cette photographie. Le neurologue lui répondit distraitement :

- Vous, vous êtes le deuxième depuis la gauche. Vous reconnaissez-vous ? Juste à côté de vous, à votre gauche, c'est le président Meadow !
- Et les trois autres ? reprit Alan.
- Je ne sais pas trop…, fit Steinsaltz un peu embarrassé.

Il ne voulait pas parler de cette photographie, du moins ne voulait-il pas le faire le premier ou certainement pas sans avoir pris l'avis d'autres personnes. Après quelques secondes de silence, il regarda sa montre et ajouta :

- Excusez-moi ! J'ai un rendez-vous. Je m'absente quelques instants. Mais continuez de regarder ces photos, si vous n'êtes pas trop fatigué !

Cette attitude de Steinsaltz étonnait Alan. Tandis qu'il examinait les photographies, Steinsaltz insistait pour qu'il accordât la plus grande attention aux moindres détails de chacune d'entre elles. Dans cette perspective, cette fameuse photographie où apparaissait ce Meadow l'intéressait, lui Alan, plus sérieusement encore que les autres et il lui semblait que la même attention, sinon une plus grande, devait lui être portée. Mais, curieusement, l'explication du décor qui aurait permis de situer l'endroit où elle avait été prise, l'identification des trois personnes qu'Alan ne connaissait pas, l'identité même de Meadow, tous ces éléments devenaient accessoires, si l'on s'en tenait à la réaction de Steinsaltz. Pourtant, si Alan devait recouvrer la mémoire, cette photographie méritait de lui être décrite au moins de la même façon que les autres. Au lieu de cela, Steinsaltz restait évasif et s'esquivait, prétextant un rendez-vous. Oui, vraiment, tout cela était étrange ! Alan prit à nouveau la photographie qu'il avait replacée sur la pile. Elle avait acquis, tout d'un coup, une importance capitale pour lui. Il saisit aussi le petit miroir qui traînait encore sur la table de chevet et qui lui avait servi à se coiffer. Il s'y regarda, puis compara les traits de celui qu'il y voyait avec ceux du deuxième personnage de la photographie. C'était bien la même personne. C'était bien lui. A tout le moins, c'était très ressemblant. On ne lui avait pas menti. En parcourant la photographie, Alan resta perplexe en regardant ce président Meadow. Qui était-ce ? Il n'allait pas tarder à le savoir.

- Vous, vous êtes le deuxième depuis la gauche. Vous reconnaissez-vous ? Juste à côté de vous, à votre gauche, c'est le président Meadow !

Le lendemain, un autre individu allait faire son apparition dans l'univers tout neuf qu'Alan devait se composer. Il était en train de parcourir quelques vieux journaux, affaire de voir si une date, un nom ou, mieux encore, un événement pouvait produire le déclic tant attendu du réveil de sa mémoire. Quelqu'un frappa à la porte de la chambre et entra aussitôt :

- Bonjour, Alan ! Comment allez-vous, ce matin ? dit l'homme qui venait de surgir.

- Ça va, ça va ! répondit distraitement Alan, en levant lentement la tête.

Il regardait maintenant, avec une application mêlée de méfiance, cet individu qui faisait irruption dans son monde. Le connaissait-il ? Non, cette tête ne lui disait rien du tout. Quoique… Pendant quelques secondes, il eut l'impression

de l'avoir déjà vu quelque part. Mais son cerveau décida de s'arrêter à cette impression. Sa mémoire restait désespérément bloquée. L'individu allait certainement lui faire quelques nouvelles révélations, à la manière de Steinsaltz. Alan appréhendait déjà de devoir supporter sa compagnie et probablement sa conversation, ne fût-ce qu'un instant. Il avait l'air encore jeune et un peu gauche. On aurait dit un étudiant perdu, le premier jour de sa première année académique, cherchant à se familiariser avec le campus de son université, sa faculté, ses professeurs et les autres étudiants avec qui il allait partager bien des bonheurs et, peut-être quelques malheurs, bien des vicissitudes en tout cas.

- Me reconnaissez-vous, Alan ? demanda-t-il.

C'était la deuxième question qu'il posait et probablement pas la dernière. Elle semblait faire partie d'un rituel conçu pour exorciser Alan. Depuis la première visite de Steinsaltz, Alan avait vu défiler des gens fort divers dans sa chambre, la plupart ordinaires, c'est-à-dire sympathiques, mais qui ne devaient pas assumer des fonctions très élevées dans l'Agence. Pourtant toutes, sans exception, paraissaient suivre un même scénario, au point qu'Alan hésitait, à chaque fois, à participer à ce jeu et pensait plutôt à cesser de répéter inlassablement les mêmes réponses aux mêmes questions. Il aurait bien aimé progresser dans cette dramaturgie sommaire et s'intéressait de manière très concrète à la suite de cette pièce de théâtre dont il ne connaissait guère que le tiers du premier tableau.

> - Je m'appelle Eunomius Warden et je suis votre supérieur à l'Agence. Je suis le directeur des opérations secrètes …

- Non ! répondit Alan avec cet agacement qui empreignait chacune de ses conversations, depuis quelque temps, mais aussi avec une certitude affirmée.

Le «jeune homme» ne parut pas satisfait de cette réponse et insista :

- Allons ! Faites un effort !

S'il avait su le nombre d'efforts qu'Alan avait consenti à faire, depuis son fameux réveil, s'il pouvait mesurer l'intensité de chacun d'eux, ce personnage n'aurait pas insisté et lui aurait fait confiance. Mais comme Steinsaltz, l'individu était avant tout intéressé au rétablissement complet et rapide d'Alan, du moins était-ce l'impression qu'il donnait. Comment alors établir une communication totale avec lui si l'on ne pouvait évoquer le passé, un passé qu'ils partageaient en partie. La mémoire est aussi une vertu sociale. Sans elle, la communication la plus élémentaire ne peut s'établir. Alan y pensait aussi : «On parle toujours au présent avec les gens que l'on fréquente, pensait-il. Mais on ne parle jamais du présent avec eux. On parle du passé, des souvenirs de famille, des bilans professionnels, de ce qu'on a vécu, des joies et des épreuves diverses. Ou bien on parle du futur, des projets personnels, des plans de carrière, des vacances à

venir. Même lorsqu'on demande simplement son chemin, on ne parle pas du présent. «Où se trouve la statue de la Liberté ?» Sur le moment, on se renseigne, on pose une question au présent, mais parce qu'on a formé, un certain temps auparavant, le projet d'aller voir la statue de la Liberté : on évoque alors le passé. C'est une manière de parler du passé. D'autre part, parce qu'on éprouve des difficultés à parvenir jusqu'à cette statue, on se renseigne pour trouver le chemin exact qui y mène, mais on est alors tendu vers le but à atteindre, on évoque le futur. Passé, futur,… on ne parle pas vraiment du présent ... La statue de la Liberté …»

- Tiens, pourquoi la statue de la Liberté ? fit soudain Alan à haute voix.

Alan était étonné qu'au cours de sa réflexion silencieuse fût apparu naturellement ce nom et l'image qui lui était associée. Il n'avait pu réprimer cette envie d'extérioriser cette interrogation finale qui lui paraissait capitale. En revanche, l'individu qui ne comprenait pas très bien ce qui se passait et qui était resté dans son monde, persuadé qu'Alan faisait tous les efforts nécessaires pour l'y rejoindre, dit, stupéfait, cette réaction ajoutant à son allure d'étudiant perdu :

- Comment ?
- Oui, reprit rapidement Alan qui venait de se rendre compte de sa sortie, … Oui !... Je me demandais s'il existe une statue de la Liberté ?
- Certainement, fit l'autre brusquement rassuré. Vous le savez bien… non ? Elle est à New York, à l'entrée de la rade de New York, sur Liberty Island, … l'ancienne île de Bedloe. Il avait ajouté cette dernière précision avec une ironie certaine, comme s'il voulait dire : « Mais vous n'êtes tout de même pas si âgé qu'il faille remonter jusqu'à cette époque ! »
- Merci ! répondit gentiment Alan.
- Pourquoi me posez-vous cette question sur la statue de la Liberté ? reprit l'autre pour qui ce discours conservait quelque chose d'insolite.
- Je ne sais pas. Ça m'est venu comme ça ! … La statue de la Liberté … Et en y songeant, je ne sais vraiment pas pourquoi j'y ai pensé. Ça ne me dit rien !
- Et moi, est-ce que je ne vous dis toujours rien ?
- Non ! Excusez-moi ! Ce n'est pas de l'impolitesse … Je ne veux pas que vous croyiez que je suis un mufle, mais vous ne me dites absolument rien.
- Je m'appelle Eunomius Warden et je suis votre supérieur à l'Agence. Je suis le directeur des opérations secrètes …

Il accompagna sa dernière phrase d'un léger mouvement de la tête qu'il tendit vers l'avant. Il avait la bouche entrouverte. Il attendait, tendu, la réponse d'Alan, certain d'avoir enfin produit cet effet décisif capable de débloquer sa mémoire. Mais il ne récolta, pour tout succès, que ces quelques mots d'un Alan dépité :

- Non, rien ! … Je ne sais vraiment pas qui vous êtes.

Warden était probablement plus déçu que Letuswork. Il tenta encore d'évoquer

l'engagement de ce dernier au sein de l'Agence. Il lui donna quelques renseignements sur ce qui allait se passer pour lui dans les jours à venir, puis il prit congé. En le regardant quitter la chambre, Alan remarqua que l'on avait placé deux gardes armés dans le couloir et que Warden s'attardait à leur donner des consignes. Pour l'instant, il ne savait que penser de toute cette affaire. Il reprit la consultation de ses vieux journaux. Il les feuilletait distraitement. Subitement, il fut frappé par un grand article, en première page de l'un d'eux. Le titre était assez gros et évocateur, pour capter toute son attention : « Discours à la nation du Président Meadow ». Ses yeux glissèrent du titre à la grande photographie qui prenait, en dessous, toute la largeur de la page. On y voyait un homme, sérieux et souriant à la fois, le vrai politicien, s'appuyant à une sorte de pupitre et parlant devant un alignement de micros. Alan chercha, dans la pile, la fameuse photographie qu'il avait surnommée la photographie Steinsaltz. Il la saisit et il pointa le doigt sur celui qui avait été désigné comme le président Meadow. Il n'y avait aucun doute. C'était bien la même personne. Dans les deux cas, il s'agissait du président des Etats-Unis, Andrew George Meadow. Alan n'en revenait pas : que faisait-il, lui, Alan Letuswork, sur la photographie Steinsaltz, à côté du président des Etats-Unis ? Il allait replacer la photographie sur la pile, lorsque son attention fut attirée par un autre détail : ce jeune homme à la gauche de Meadow, avec son air d'étudiant égaré et son sourire un peu crispé, c'était Warden, Eunomius Warden, son supérieur, le directeur des opérations secrètes de l'Agence, selon ce qu'il lui avait dit. Ainsi, la figure de Warden ne lui était pas tout à fait inconnue. Sa première impression ne l'avait pas trompé. Bien sûr, il ne le connaissait pas ou, en tout cas, il ne se rappelait pas de lui, mais il l'avait vu sur cette photographie. Oui ! C'est là qu'il l'avait vu.

- Et de trois ! fit-il tout joyeux et il se mit à énumérer : Meadow, Warden et moi ... Cinq moins trois, il en reste deux : qui sont ces deux hommes ? Il faut que je me souvienne !

Ce fut la décision que prit Alan ce jour-là, une décision lourde de conséquences. Mais, pour l'instant, c'était aussi la clef de ses songes, car, à peine avait-il prononcé ces paroles qu'il s'endormit, épuisé par ses efforts et ses réflexions.

à suivre…

L'institution culturelle et le marketing : utopie ou perspective à explorer ?

Claire-Lyse Curty-Delley

Marketing, PR, Sponsoring: trendige Schlagwörter, echte Möglichkeit zur Kulturförderung oder bittere Notwendigkeit? Die wesentlichen Fragen rund um diesen aktuellen Themenkreis wurden diesen Frühling im Rahmen eines Weiterbildungskurses an der Universität Neuenburg behandelt. Als einzige Vertreterin der Bibliotheken berichtet Claire-Lyse Curty-Delley, verantwortliche wissenschaftliche Bibliothekarin der Altertumswissenschaften und der Kunstgeschichte, über die Schwerpunkte, die namhafte Referenten gesetzt haben.

Le marketing est-il compatible avec la structure d'une institution culturelle? Faut-il l'encourager ? Comment en intégrer la philosophie et les techniques le plus efficacement sans pour autant rompre avec un certain nombre de valeurs chères au monde culturel ? Tel était l'enjeu d'un cours de formation continue proposé par l'Université de Neuchâtel sous le titre: «Promouvoir une institution culturelle: marketing, relations publiques et sponsoring». Le cours a comporté quatre modules durant quatre week-ends consécutifs.

Les modules ont porté sur les thèmes suivants :

Le *marketing culturel*, sous la direction de Thomas Schmutz, docteur en histoire de l'art et spécialiste de l'application du marketing au domaine culturel. Ce cours a fixé les bases techniques du marketing sous son angle économique, du point de vue de la terminologie et des concepts généraux. Le cours s'est ensuite attaché, notamment par différents exemples concrets et travaux pratiques en groupe, à étayer l'application du marketing aux institutions culturelles, spécialement aux musées, en tant qu'outils et moyens de réflexion sur la nature de l'institution, sa mission, son public cible, ses buts et attentes.

Le deuxième module sur *les relations publiques*, a été assuré par Rika Brademann, consultante en communication. Il visait à acquérir les notions de base sur la nature des relations publiques et leur concrétisation au niveau de la communication institutionnelle. Le but ultime était de posséder les compétences pour définir un concept de communication cohérent au sein d'une institution culturelle.

Le troisième module sur *le sponsoring*, a été dispensé par le docteur Patrick Cotting, Faculté de Masters of Science in Communication Management de Lugano. Le module a traité de la connaissance du sponsoring, dans un premier

temps de manière générale et centré sur le monde économique, puis dans le cadre institutionnel et culturel, en mettant en évidence les stratégies de financement et de recherche de sponsors. Les exercices pratiques ont consisté en l'élaboration d'un dossier de sponsoring ou l'établissement d'un contrat type de sponsoring. Un des aspects particuliers du sponsoring, le fundraising ou recherche de fonds, a fait l'objet d'une formation d'une intervenante externe, Ilona Pongracz, spécialiste en fundraising.
Enfin, le quatrième module a porté sur le thème de *la communication*. Une première journée a été consacrée aux aspects techniques de la communication. Samuel Blunier, directeur de l'agence de création et communication SABINA à Lausanne, a présenté le point de vue d'un professionnel de l'image et de la production, en illustrant les principes de collaboration à établir entre l'institution culturelle et les partenaires de communication (agences de création, médias, graphistes etc.), les écueils à éviter et les coûts de production. Thomas Schmutz a ensuite conclu l'ensemble des modules sur la notion de «communication intégrée», notion assez récente qui désigne un concept de communication qualifié de «global», intégrant tous les aspects de la communication au sein même de l'institution et à l'extérieur également, visant à la cohérence de l'image de l'institution. Cette dernière journée a également été l'occasion de mettre en parallèle les notions de relations publiques, de sponsoring et de communication et de constater leurs propres objectifs et leur synergie.

Le domaine culturel : un « produit » bien particulier

Sur le fond, les participants ont été très soucieux de savoir s'il est légitime et sensé d'appliquer les théories du marketing à un domaine où le «produit» constitue soit l'institution elle-même soit une prestation, une production artistique – pièce de théâtre, exposition, spectacle de danse etc. – ou un objet concret tel qu'une collection. Le monde culturel ne peut toutefois se contenter d'invoquer des raisons d'ordre philosophico-esthétique, à l'heure où les pouvoirs publics sont de moins en moins généreux, au vu de la situation économique morose, voire désastreuse suivant les cantons.
De plus, la situation helvétique particulière, où le financement est du ressort des cantons et communes et où la Confédération n'accorde que 0.4% de son budget, met en évidence le besoin de trouver des ressources financières nouvelles, sous diverses formes allant du mécénat au sponsoring en passant par le fundraising ou le partenariat. Or, il paraît évident qu'actuellement l'heure n'est plus au «bricolage» et que l'alliance entre stratégies de marketing et institution culturelle n'est pas forcément contre nature.

Quelle interaction possible entre culture et économie ?

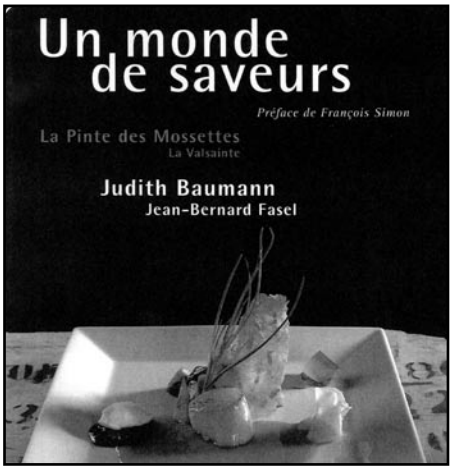
Les modules suivis sont intéressants et formateurs dans la mesure où ils donnent des armes et outils nécessaires, tout en les appliquant de manière ciblée et réfléchie au monde culturel. Deux intervenants extérieurs, Françoise Jaunin, journaliste et critique d'art, et Pierre Knüsel, directeur de la Fondation Pro Helvetia, ont donné leur éclairage personnel, pour la première sur les médias et la presse et, pour le second, sur les décideurs publics. La question qu'on peut légitimement se poser est de cet ordre : est-il plus judicieux que les institutions culturelles, quelles qu'elles soient, se forment suffisamment pour affronter leurs partenaires économiques et frapper de manière efficace aux bonnes portes ou doivent-elles au contraire choisir de se mettre entre les mains de spécialistes du marketing qui les dirigeront de l'intérieur sans forcément prendre en compte la différence essentielle que représente leur «fonds de commerce».
Si l'on ne veut pas oublier la mission de l'institution culturelle et valoriser sa véritable image – encore faut-il la définir avec clarté – il me semble évident que c'est le monde culturel qui doit se réapproprier des outils de communication et non l'inverse.

Communication et relations publiques au sein des bibliothèques : une nécessité

Plusieurs objectifs ont motivé ma participation à une telle formation. D'une part, je suis persuadée que l'évolution de la société et du métier de bibliothécaire scientifique va de pair avec des adaptations et changements personnels qui passent par la formation continue. L'institution culturelle que représente une bibliothèque scientifique est d'un type bien particulier, dans le sens où elle dépend de budgets réguliers issus des finances publiques. Dans cette perspective, la formation proposée allait bien au-delà des priorités et nécessités de nos bibliothèques. Toutefois, son application en termes de relations publiques et de communication est bien réelle.
Les problèmes de visibilité et d'image, de mission et de message de l'institution sont et seront toujours davantage au centre de nos préoccupations, dans la volonté d'adéquation à l'attente de divers types de publics et de justification de budgets vis-à-vis des pouvoirs publics. En outre, les modules proposés m'ont permis de réaliser que, chaque jour, l'environnement institutionnel est fait de relations publiques et de communication. Je n'avais ni verbalisé formellement ni pris conscience de tout ce qui est entrepris quotidiennement dans ce domaine, dans le souci de transparence et dans le respect des collaborateurs.

Nova Friburgensia

Judith Baumann, Jean-Bernard Fasel
Un monde de saveurs
Lausanne : Favre, 2003, 207 p.



Voici un livre qui n'est pas passé inaperçu lors de sa parution. Mise en images et en textes de la fabuleuse cuisine de Judith Baumann à la Pinte des Mossettes, l'ouvrage s'ouvre sur une préface très inspirée de François Simon du *Figaro*, pour continuer par un éclairage historique de la Valsainte et des Mossettes. Après un passage par un texte de Gisèle Sallin en hommage à La Pinte, sans oublier une galerie de photos et quelques remarques préliminaires nécessaires à la lecture de l'ouvrage, nous voici arrivés à la partie centrale du livre, une superbe présentation de douze menus, déclinés sur un thème précis, et couvrant les trois saisons d'ouverture de la Pinte.

Chacun d'entre eux est présenté selon le même schéma : mise en bouche avec les textes poétiques de Jean-Bernard Fasel, inspirés par le thème du menu et l'accompagnant tout au long de ses divers plats ; entretien avec Judith Baumann permettant de mieux cerner les émotions qui sont à la source du menu et sa symbolique ; enfin liste de plantes sauvages utilisées pour son élaboration (pour les amateurs de la cueillette de plantes sauvages ou les courageux qui voudraient reproduire fidèlement la cuisine de Judith Baumann).

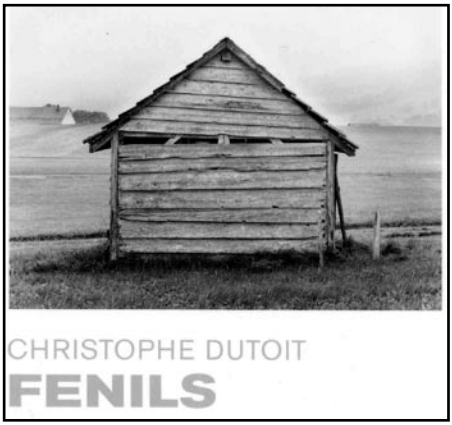
Après vient la pièce de résistance : mise en image de chaque plat, avec recette et liste d'ingrédients. On touche alors à l'improbable et à la magie : recherche des formes et des coloris, mélange incroyablement culotté des saveurs, mise en scène : chaque plat est un enchantement superbement photographié par Pierre-Michel Delessert et qui ne peut que susciter l'admiration.

L'œuf, par exemple, symbole du renouveau et marquant le début de saison à La Pinte, se décline en cinq conjuguaisons, des entrées au dessert : le précieux œuf de Fabergé, l'œuf philisophal des alchimistes, celui des amoureux, l'œuf énigmatique de Bilbo le Hobbit et l'œuf cosmique du dessert, improbable et aérienne île flottante de détachant sur une mer de chocolat noir et le ciel bleu d'une tuile de glucose.

D'autres menus proposent la légende du caillou, une découverte au fil de l'eau ou sur la route du thé, des jeux d'été. D'autres encore jouent sur un prétexte musical ou une aubergine dans tous ses états, offrent des saveurs d'interdit, et même la Ré-création du monde avec ses divers éléments. La Gruyère n'est pas oubliée, avec les classiques revisités du chaudron, de la tomme, de la meule de foin, de la borne et de son panier des délices.

Avant de finir avec la mort de Bambi, menu automnal et mélancolique, l'on fait encore une incursion dans un menu de sorcière, s'achevant en dessert de poussière d'étoile. En effet, « comment ne pas se prendre pour une sorcière quand on pratique l'alchimie dans sa cuisine et que le charme opère ? ». Des recettes d'apéritifs et d'élixirs faisant la part belle aux herbes sauvages, diverses annexes et un index terminent ce superbe ouvrage que l'on quitte à regrets. L'enchantement a bien eu lieu.

Monique Dorthe



Christophe Dutoit
Fenils
BCU : Enquête photographique fribourgeoise, Fribourg, 2004

« Bâtiments rudimentaires, le plus souvent sans divisions intérieures, situés dans des prés éloignés d'altitude dans lesquels on stocke le foin jusqu'en hiver » – ainsi définis par le dictionnaire – la plupart des fenils, exposés et menacés par les intempéries, se meurent doucement. Bien qu'on les croise encore dans les champs ou au bord des chemins, il s'agit d'imperturbables « laissés-pour-compte » de l'architecture paysanne que le photographe de *La Gruyère* Christophe Dutoit a choisi d'immortaliser. Une collection de fenils comme autant de souvenirs d'enfance : « Photographier un fenil, ce n'est pas très intéressant. En avoir cinquante côte à côte, ça le devient ».
Par ce reportage Christophe Dutoit devient le quatrième lauréat de l'Enquête photographique fribourgeoise créée en 1996 par le Service de la culture afin d'encourager la création et constituer un patrimoine photographique contemporain. Tous les deux ans à l'issue de ce concours, le service confie à un photographe la réalisation d'une enquête sur un sujet en relation avec le canton. Le gagnant reçoit une bourse de 20'000 francs et dispose d'une année pour livrer son travail. L'enquête fait l'objet d'une exposition (cette fois au Musée gruérien) et d'une publication.
Le jury – composé de Gérald Berger, Chef du Service de la culture, d'un membre de la Commission des affaires culturelles, d'Emmanuel Schmutz pour la BCU et d'un photographe professionnel – fixe, d'entente avec le lauréat, le nombre de tirages et les normes photographiques en fonction du projet retenu. Ces mêmes tirages seront intégrés aux collections de la BCU, qui pourra en disposer librement.
La première Enquête photographique a été confiée, en 1997, à Marco Paoluzzo, qui a travaillé sur les *Paysages fribourgeois.* Ont suivi les travaux de Christoph Schütz, *Fribourg sur scène* et de Caroline Wagschal, *Intérieurs fribourgeois.*

Claudio Fedrigo

Nos chers auteurs
Claudio Fedrigo

« Quelle chance ont eue Bouddha, Mahomet et Shakespeare de ne pas être entourés de bons parents et docteurs pour soigner leur extase et leur inspiration ! Si Mahomet avait pris du bromure pour soigner ses nerfs, s'il n'avait travaillé que deux heures par jour et bu du lait, cet homme remarquable n'aurait pas plus laissé de traces que son chien. Les docteurs et les bons parents finiront par abrutir l'humanité, la médiocrité passera pour du génie et la civilisation périra. »

Anton Tchékhov *

Le Moine noir
in : Œuvres (T. 3)
Paris : Gallimard,
1971, p. 249

** Il y a 100 ans, le 2 juillet 1904, vaincu par la tuberculose, Anton Tchékhov, après un ultime verre de champagne, s'éteint.*

Foto : Martin Good

Propos sur nos images d'autrefois

Avenue de Rome 15

Martin Good

Eines meiner Lieblingsbücher ist seit vielen Jahren Othmar Birkners *Bauen + Wohnen in der Schweiz 1850 - 1920* (Zürich 1975). Hinter dem unscheinbaren Titel steckt ein Augenöffner, welcher mich die zeitweise als epigonal und kitschig verpönten Bauten der Gründerzeit und des Jugendstils entdecken liess. Birkner vermittelt auf angenehme Weise die besonderen ästhetischen Qualitäten vieler Bahn- und Friedhöfe, Gartenanlagen und Wohnquartiere, Industrie- und Staatsbauten, Hotels und Kirchen. Wer sich für diese Bauepoche interessiert, greift seit 1982 zudem zum INSA, dem *Inventar der neueren Schweizer Architektur 1850 -1920*, welches übrigens noch dieses Jahr mit einem Registerband ergänzt wird. Ich schätze mich glücklich, dass ich bisher mehrheitlich in Bauten wohnen und arbeiten durfte, welche aus jener Epoche stammen und zumeist auch im INSA verzeichnet sind, wozu selbstverständlich auch die KUB gehört. Nur noch im INSA zu finden, aber leider aus der Realität (und seit der Umbenennung in Jospeh-Piller-Strasse auch als Adresse) verschwunden ist die oben abgebildete Avenue de Rome 13-15. In den Worten des INSA: "Villas locatives jumelles, 1890-1900. Economie des moyens. Quelqu'apprêt ornemental au No 15". In der Nr.15 habe ich während des Studiums gewohnt; das schöne Haus wurde 1987 abgerissen um der Erweiterung des „bâtiment des finances" Platz zu machen. Wenn ich dieses neue Gebäude manchmal mit etwas gemischten Gefühlen betrete, liegt es also nicht nur daran, dass dort das Bibliotheksbudget verteidigt werden muss!